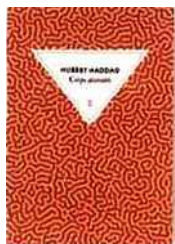




**HUBERT HADDAD**  
**CORPS DÉSIRABLE**  
Zulma, 167 pp., 16,50 €.



Hubert Haddad s'est emparé d'un sujet a priori risqué, proche de l'actualité et encore de la SF : la greffe de la tête d'un homme sur le corps d'un

autre. Loin de trébucher, ce graphomane, qui publie en même temps la suite de sa veine japonisante avec *Mã*, parvient à réaliser un roman fin, qui ne tombe jamais dans le gore à la *Frankenstein*. Son transplanté, un journaliste qui milite contre les trusts pharmaceutiques, Cédric Allyn-Weberson, perd l'usage de son corps après un accident. Mais l'histoire ne tourne pas autour de la prouesse chirurgicale. L'auteur privilégie l'histoire d'amour passionnée et charnelle avec Lorna (le corps et le cœur), la rupture avec un père milliardaire et une poursuite aux échos de thriller. Le plus réussi de *Corps désirable* se situe dans les passages d'introspection physique et mentale d'un homme qui n'a plus son intégrité et qui se confronte à un corps étranger. Un ressenti qui donne à penser l'éternel problème philosophique des rapports entre l'âme et le corps. **F.R.I.**

16 janvier 2014

Comment ça s'écrit

## Medoruma Shun, du coq à l'âme

Par MATHIEU LINDON



**L**âme de Kôtarô contemplant la mer est un recueil de six nouvelles de Medoruma Shun, né au Japon en 1960 et qui passa son enfance à Okinawa, lieu particulier qui fut administré par les Américains durant plus d'un quart de siècle après la Seconde Guerre mondiale. S'y mêlent, inégalement suivant les récits, le réalisme et le fantastique – la vie des âmes est peut-être le sujet principal du livre et réalisme et fantastique en dévoilent chacun un pan –, la vieillesse et la jeunesse. Les sentiments des héros de chaque nouvelle sont toujours suggérés avec réserve, laissant le lecteur se charger de l'émotion, mais finit presque toujours par arriver un mot très fort, quand on ne l'attendait plus ou quand le contexte ne paraît pas le réclamer. Par exemple, «*déchirant*». Sauf erreur, le terme surgit à deux reprises dans le livre. Dans «*Coq de combat*», au milieu du recueil, juste

histoire insensée d'énorme bernard-l'ermite installé sans recours dans la bouche de Kôtarô, la vieille héroïne se retrouve seule sur la plage. «*Et l'assaillait soudain une solitude tellement intolérable, qu'elle descendait marcher le long du rivage en baignant ses chevilles dans les vagues. A ses pieds, les lucioles de mer s'allumaient puis s'éteignaient tour à tour. Les vagues étaient tièdes et douces. Uta s'arrêta et joignit les mains face à la mer. Mais sa prière n'alla nulle part.*» L'âme de Kôtarô contemplant la mer raconte l'itinéraire de toutes les prières qui ne vont nulle part et qui partent on ne sait d'où. Un jeune homme est agité de sentiments divers pour cause de puberté. «*Je le savais: je ne reverrai plus jamais S. [...] Les feuilles teintées de rouge des palmiers rachitiques onduleaient dans le vent. J'en ai arraché une et je l'ai placée contre mes lèvres en murmurant le nom de S. dans mon cœur. J'ai continué à attendre l'autobus en déchiffrant les inscriptions sur le panneau rouillé de l'arrêt et en écoutant le vent qui bruissait dans les feuilles des palmiers.*» Cette nouvelle, qui débute comme un récit sur la boxe avec le combat entre Cassius Clay et Joe Frazier, s'intitule «*Rouges palmiers*». Et, plus tôt dans

«**Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.**»

après que le jeune garçon se rend compte que le coq qu'il a choyé, comme jamais coq ne l'a été, a été massacré comme jamais coq ne l'a été et qu'il s'agirait de lui trouver une sépulture convenable. «*Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.*» Dans la dernière page de «*la Mer intérieure*», la dernière nouvelle: «*J'avais appris aux informations les dégâts causés par le nématode du pin dans les régions du Nord, mais je ne pensais pas que c'était aussi grave. Je me tourne vers l'îlot; le soleil frappe impitoyablement les pins desséchés et les grappes de tombes. On dirait des créatures nocturnes exposées de force à la lumière du jour, c'est déchirant.*»

Medoruma Shun décrit les états d'âme comme des paysages et les paysages comme des états d'âme, et sans doute est-ce cela qui donne à ses nouvelles cette curieuse perception d'être entre deux eaux, entre deux réels. Après un récit déchirant, la narratrice d'«*Avec les ombres*» se demande si elle va «*réintégrer*» son propre corps ou s'il est préférable d'y renoncer, elle qui a ce don de voir les âmes des disparus, en certains lieux et occasions, elle qui participe de deux univers qui ne coïncident pas, qui ne sont pas exactement juxtaposables. «*Intolérable*» est aussi un mot très fort et il surgit à la fin de «*L'Âme relouée*», la première nouvelle, quand, après une

le texte, se sont déjà mêlés les émois du jeune homme et de la nature, la peur et l'envie qui viennent de partout. «*Mais j'ai avancé à toute allure, sans me retourner. Il faisait déjà sombre dans le bois, en un instant, je baignais dans une sueur glacée. Le craquement des branches que j'écartais attisait les battements précipités de mon cœur. Mon pantalon me serrait, entravant mes mouvements.*»

Les entraves à la réalité et les entraves à l'imaginaire, tel est aussi le sujet de L'âme de Kôtarô contemplant la mer. «*Au fond, dans ce qu'il me racontait, je ne pouvais pas faire la part du vrai et du faux*», dit le narrateur de «*l'Awamori du père Brésil*» et, au fond, c'est dommage. Dans le cours de la nouvelle, il y a une invasion de perroquets; à la fin, c'en est une de papillons de toutes sortes. «*Posés sur les éclats, ils faisaient osciller légèrement leurs ailes colorées. Un des hommes avec un bandeau jaune a jeté des magazines dans le feu. Mais les papillons sont restés indifférents aux flammèches qui s'en échappaient. Les couleurs de toutes ces ailes étaient magnifiques. Dans le ciel bleu de l'éte au-dessus du jardin, j'avais le sentiment que d'innombrables papillons volaient, qui ne pouvaient pas encore venir visiter notre monde.*» Mais à qui donc est-il accessible, notre monde?

**MEDORUMA SHUN**  
*L'âme de Kôtarô contemplant la mer*  
Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin.  
Zulma, 284 pp., 21€.

Jeudi 29 août 2013

On achève bien  
d'imprimer

Un amour  
d'été

Par ÉDOUARD LAUNET



Aimer un livre, aimer quelqu'un, dépend moins de ce que l'on y découvre – dans l'ouvrage, dans la personne – que de ce que l'on y projette. Les spécialistes du couple et les théoriciens de la littérature ont dû écrire des choses là-dessus. Il s'agit en tout cas d'une loi largement éprouvée, quel que soit le domaine d'application. Et, en cette rentrée, c'est une loi bien pratique puisqu'elle permet d'opposer au vertige nauséux de l'avalanche saisonnière (quelque 500 nouveaux romans, donc) l'ivresse d'une aventure passionnelle. En effet, cette projection bijective entre objets et sujets autorise l'inversion des rôles, de sorte que le lecteur n'a plus qu'à se demander : quels sont les livres qui vont m'aimer ? Qu'ils viennent à moi, qu'ils m'ouvrent leurs petites pages et me serrent fort contre eux.

Le problème est que les livres nous connaissent mal et qu'ils se foutent éperdument de nos états d'âme. Il faut avoir recours à des intermédiaires pour trouver les livres qui se projeteront en nous. C'est sans doute pourquoi, au matin du huitième jour, fut créé le Libraire. Et que, bien plus tard, fut conçue Muriel, cheveux noirs, yeux bruns, sourire charmant, née à Aurillac il y a quarante-quatre ans. Employée depuis douze ans, dans cette même ville, à la belle librairie le Point Virgule de Bernard Courault. C'est donc à Muriel que nous sommes allés exposer – bien trop succinctement hélas – nos espoirs et nos doutes, en attendant l'ordonnance ou plus exactement une liste de livres qui voudraient bien nous aimer. Ça tombait bien : la veille, la librairie avait reçu un « office » de 100 bouquins qui venaient s'ajouter aux 44 000 titres déjà disponibles dans la maison, c'est dire si l'avalanche avait sérieusement commencé. Sur les tables, la roide verticalité des piles annonçait le séisme, témoignait de l'énergie obstinée de l'Écrivain (et non moins opiniâtre de l'Éditeur), bourdonnait d'histoires, de confessions, de bouteilles à la mer, et autres flacons. Ne pas trouver son bonheur ici, ç'aurait été comme renoncer à l'amour.

Une collègue cafte : parmi les clients, Muriel aurait une dizaine de « *chouchous* », lecteurs qui lui font aveuglément confiance, patients qui sortent toujours de la librairie avec le bon remède, âmes dont elle connaît les peines et les tourments. Nous fîmes nos meilleurs efforts, dans le temps qui nous fut imparti par la vie, pour nous glisser dans le carnet de bal des privilégiés.

La veille au soir, Muriel s'était usé les yeux jusqu'à minuit sur le dernier Karine Tuil, *l'Invention de nos vies*, chez Grasset. « Pourquoi pas celui-là ? » proposait-elle. Ou alors le Jardin de l'aveugle, de Nadeem Aslam, au Seuil ? Ou le dernier Coetzee, Une enfance de Jésus, au Seuil aussi ? Pourquoi pas en effet mais, voyons voir, peut-être n'avions-nous pas encore tout dit à Muriel.

Finalement, nous quittâmes cette délicieuse femme et le Point Virgule avec, sous le bras, *l'Accomplissement de l'amour* d'Eva Almassy à l'Olivier, course folle d'une femme désaimée vers le crash d'une nuit adultère (*Libération* du 22 août), et la *Lettre à Helga* de Bergsveinn Birgisson chez Zulma, « longue lettre d'un homme à la seule femme qu'il aima, aussi brièvement qu'ardemment, d'un amour impossible ».

Si c'est vraiment là la tonalité sentimentale de cette rentrée, il serait peut-être prudent d'attendre la prochaine, non ?





## LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

# Alexis, une étoile pour perdre le Nord

Par **JAMES NOËL** poète

**J**acques Stephen Alexis (1922-1961), figure légendaire (et de proue) des lettres haïtiennes. Souvent désigné sous le nom de Jacques Soleil, clin d'œil à son premier roman, devenu culte : *Compère Général Soleil*. Son génie a atteint son apogée, disons son point G, dans *l'Espace d'un cillement*, roman hanté d'odeurs, de sons, d'émotions et de couleurs à travers les cinq sens : l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût et le toucher. Ce chef-d'œuvre qui se passe dans un bordel a déniassé plusieurs générations d'auteurs haïtiens.

Homme à femmes, Alexis est aussi un animal politique, il a fait sensation auprès de Mao ou encore auprès du Che qui d'ailleurs lui a offert sa mitraillette. Chez lui, la révolution intérieure, qu'il formule par «*la belle amour humaine*», n'est pas un vœu pieux, et il entend l'incarner dans le réel. Dans son dernier roman, *l'Etoile Absinthe*, il écrit : «*La pensée est bâtarde, devient un vice contre-nature quand elle ne sert pas de prologue à l'action*», page 23. Décidé à faire la révolution, notre homme de lettres a entrepris un débarquement clandestin pour libérer son peuple. Il est capturé, torturé, puis raturé.

*L'Etoile Absinthe* est un véritable petit miracle, parachuté jusqu'à nous plus de cinquante ans après la mort de son auteur. Réceptacle de déferlement, le roman nous promène, nous malmène et nous mène orageusement, convulsivement en bateau à travers la figure d'Eglantine, la magnétique Nina Estrellita de *l'Espace d'un cillement*. Elle décide de tourner les talons à sa vie de fille de joie, pour croquer un nouvel avenir, grignoter l'horizon dans un commerce... de sel. Pour ce faire, Eglantine accompagnée de Célie, entreprend un voyage à bord du navire *Dieu-premier*. La note de la mer se révèle profondément salée. Une tempête les attend au tournant. Attention. Un roman sur le fil, hameçon étrange qui met l'eau à la bouche, entre port d'attache inatteignable et chute qui vole haut. Un style foisonnant, suprasensoriel et démonté comme la mer endiablée. Souffleur de métaphores en geysers, Alexis est puissant, un esprit qui chavire.

**JACQUES STEPHEN ALEXIS L'ETOILE ABSINTHE**  
Zulma, 160 pp., 17,50 €.



Jacques Stephen Alexis, date inconnue. PHOTO INTRANQUILLITES F. ALEXIS





**ZOYA PIRZAD**  
**COMME TOUS**  
**LES APRÈS-MIDI**  
Traduit du persan  
par Christophe Balaÿ, Zulma  
poche, 134 pp., 7,95 €.



«*Alieh pousse un grand soupir et va au salon [...]. Elle observe la cour, l'arbre à kakis, le bassin carré entouré de pots de géraniums.*» Des femmes à leur fenêtre ou dans leur cuisine. Elles se font faire des robes chez la couturière, mettent un tchador fleuri pour acheter un pain au sésame chez le boulanger, surveillent les devoirs des enfants, arrosent les pétunias et se demandent si elles vont ranger le sous-sol ou faire du riz à la tomate pour le dîner. Les très courtes et très délicates nouvelles de l'Iranienne Zoya Pirzad évoquent des vies sans histoire, mais il ne faudrait sans doute pas chercher loin pour trouver l'ennui, l'angoisse ou le vide. Elle sait comme personne évoquer le temps qui passe, les pensées et sentiments fugaces et flous. Ceux qui sont juste sous la surface, dans cette zone intermédiaire où on se contente généralement de passer, et ça vaut sans doute mieux. «*Quand elle reste sans rien faire, elle se met à avoir des idées – des idées noires, des idées vaines.*»  
**N.L.**



# «Le rôle échu aux Caraïbes est la séduction» Entretien avec Mayra Santos-Febres et plongée dans le monde trans

Par **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**

Il a fallu attendre dix-sept ans pour accéder en français à un livre majeur de la littérature des Caraïbes, un ouvrage qui ravira à la fois les militant-e-s queer, les anticolonialistes, les féministes, les cœurs d'artichaut et les fans d'Almodovar. Premier roman de la Portoricaine Mayra Santos-Febres, née en 1965, *Sirena Selena* est une fresque acide (et souvent drôle) du transmonde. Qui mêle le glamour et le cynisme, pose du fond de teint sur les hématomes, recouvre de paillettes le sang séché. Un jeu de miroirs, de vrais et de faux-semblants : le genre, la couleur, l'âge, le statut social... A 15 ans, Sirena Selena connaît de longue date le monde de la prostitution. Mais elle a aussi un physique sésaphique et la voix qui va avec. Martha la ramasse sur le trottoir et l'introduit dans son antre, le Danubio Azul, un cabaret où les travestis chantent des boléros et racolent le client : les métiers d'artiste et de prostituée ne font qu'un. A la fois Pygmalion et maquereille, Martha va polir cette perle, la transfigurer en une femme envoûtante, qui provoquera la perte de ceux qui s'en approchent. «*Selena est une sirène qui par son chant fait naufrager les marins*, décrit Mayra Santos-Febres, *c'est un garçon-fille qui vient de la rue, elle n'est ni blanche ni noire, ni enfant ni adulte. Cette indétermination est sa seule façon de vivre dans le désir de l'autre.*»

**Placard.** L'écrivain était invitée en France le mois dernier par le Marathon des mots à Toulouse. «*Noire, femme biologique, mère de deux garçons*», c'est ainsi qu'elle se définit. Elle avait 25 ans quand elle a entamé la rédaction de *Sirena Selena*, dix de plus à sa parution. Et les détours qui l'ont amenée à s'intéresser aux bas-fonds de San Juan sont dignes eux aussi d'un roman. «*A 19 ans, confie-t-elle, j'avais un fiancé qui, peu après, est sorti du placard. J'étais éperdument amoureuse de lui, lui éperdument amoureux d'un médecin.*» Nous sommes dans les années 80, quand le sida fait des ravages. «*Je l'ai accompagné dans son parcours d'activiste auprès des travestis prostitués de San Juan. Nous leur parlions de prévention, disions de ne pas partager les seringues,*



Mayra Santos-Febres, le 27 juin, à Paris. PHOTO MANUEL BRAUN





*puisque tous étaient toxicos.» Etudiante en linguistique, elle enregistre ses rencontres avec les personnages de la nuit. Elle en a fait bon usage : le langage vipérin des créatures, leur imagination, dans la tendresse comme dans la méchanceté, sont un des plaisirs que réserve la lecture du roman. «Beaucoup d'entre elles apparaissent dans le livre sous leur vrai nom d'artiste, comme Luisito Cristal. Mais il n'y avait pas que les travestis chanteuses, derrière elles j'ai découvert l'univers de celles qui récupéraient des vêtements dans les poubelles et les brodaient pour en faire des robes sublimes, celles qui donnaient une nouvelle vie aux vieilles perruques...»*

Un autre personnage du roman, Doña Adelina, qui fait de sa grande maison un home d'accueil pour ados gays, a lui aussi existé. *«J'ai connu cette maison où vivaient des pensionnaires d'entre 12 et 20 ans. La plupart venaient de la campagne, où ils étaient battus comme plâtre pour leur apprendre à devenir des hommes.»*

Avant de rédiger *Sirena Selena*, Mayra a fait le tour de la littérature queer. Pour parvenir au constat qu'à cette époque, les années 90, il n'y a presque rien de publié en langue espagnole. *«Les Argentins Manuel Puig et Nestor Perlongher, l'Uruguayenne Cristina Peri-Rossi, les Cubains Reinaldo Arenas et Severo Sarduy, ça s'arrêtait là. J'ai laissé de côté les Anglo-Saxons et j'ai plongé dans Jean Genet, le maître absolu, puis Pasolini, Cavafy, Kawabata...»* L'homosexualité, uniquement tolérée la nuit, dans des enclaves dédiées au divertissement, se conjugue avec la question raciale. *«Vous, Européens, ne prêtez pas attention à ces nuances, poursuit la romancière, mais chez nous elles sont capitales. Nous vivons dans une pigmentocratie : plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus on a la peau claire. Plus on descend, plus on est sombre. Les travestis de cabaret se maquillent pour s'éclaircir le teint, et pour se donner un nez plus effilé.»* La beauté, c'est la blancheur.

Les genres et les rôles mouvants sont pour Mayra Santos-Febres un autre trait caractéristique des îles des Antilles. *«J'ai grandi dans une famille presque exclusivement composée de femmes. Toutes avaient un métier : institutrice,*

*comptable, avocate. Une situation courante à Porto Rico.»* Où étaient les hommes alors? *«Partis travailler aux Etats-Unis. Ou en prison.»* Dans ce milieu féminin se mettent en place des mécanismes de solidarité très forts: *«Toutes mes études ont été payées par mes tantes. Elles étaient neuf.»*

**Drapeaux.** Autre lecture du livre : la métaphore de la situation que vit Porto Rico, ni nation indépendante, ni Etat à part entière des Etats-Unis. Comment le définir? *«C'est une colonie, tranche Mayra. Tous les matins, depuis cent quinze ans, nous nous réveillons avec deux drapeaux sous les yeux. Il y a quelques semaines, un référendum sur l'avenir de l'île s'est soldé par une forte majorité en faveur du rattachement aux Etats-Unis. Ils ont voté pour s'intégrer dans l'Amérique de Trump, vous le croyez? Mais ce scrutin n'a aucune valeur, l'abstention a été massive : 77%.»* Les indépendantistes ont souvent parlé d'île prostituée, et *Sirena Selena* est une projection de cette obligation de se conformer au désir de l'autre, quand votre survie en dépend. La romancière, qui enseigne la littérature à l'université de Rio Piedras, analyse : *«Nous, pays des Caraïbes, vivons de l'économie des visiteurs. Dans le monde développé, il y a des richesses, de l'emploi, mais aussi beaucoup de solitude. Il doit exister un endroit où on peut jouir de la vie et être soi-même. Nos contrées ensoleillées occupent cette fonction dans l'imaginaire de la planète. Dans la division internationale du travail, le rôle qui nous est échu est celui de la séduction.»*

Aujourd'hui, l'auteure jette un regard lucide sur l'engouement dont a bénéficié *Sirena Selena* à sa parution, en 2000. *«J'étais la seule écrivaine noire de langue espagnole. Je correspondais à un manque. J'ai rempli un quota.»* Cinq livres plus tard, l'argument ne tient plus. Mayra Santos-Febres a bâti une œuvre qu'on espère voir paraître en français dans les années qui viennent. ◆

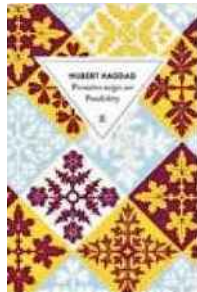
**MAYRA SANTOS-FEBRES SIRENA SELENA** Traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo. *Zulma*, 329 pp., 20,50 €.





**HUBERT HADDAD**  
**PREMIÈRES NEIGES SUR**  
**PONDICHÉRY**  
Zulma, 178 pp., 17,50 €.

Impossible de passer à côté d'un tel titre. Surtout quand un bandeau affiche: «*Si je t'oublie, Jérusalem*». Diable! Comment Hubert Haddad est-il parvenu à associer dans un même texte deux villes aussi chargées de fantasmes



que Pondichéry et Jérusalem? Tout repose sur le personnage principal, un vieil

Israélien magnifique et attachant, Hochéa Meintzel. Ce violoniste virtuose est un homme brisé depuis qu'un attentat lui a arraché la seule personne qui comptait pour lui. Alors il a saisi le prétexte d'un festival de musique à Chennai (Inde du Sud) pour quitter Israël. A jamais. «*Ici ou nulle part pour lui s'équivalaient. Il avait fui un peuple soumis au joug de prophéties caduques. Comment se croire vivant au milieu de pantins et d'aliénés? Sans cœur à partager, qui peut se targuer d'être juif, musulman ou chrétien?*» Ce court récit serait sublime s'il n'était alourdi de passages érudits qui ralentissent sa lecture. **A.S.**



**14 mai 2016**

## **Makenzy Orcel : «Je profite du roman pour étendre ma poésie»**

Par [Frédérique Roussel](#) — 14 mai 2016 à 11:21

**La nouvelle génération d'auteurs de la Caraïbe est un des grands thèmes du festival Etonnants Voyageurs à Saint-Malo du 14 au 16 mai. Le jeune auteur haïtien Makenzy Orcel, qui en fait partie, vient de recevoir le Prix Littérature-Monde. Entretien, la veille de son départ à Saint-Malo.**

L'écrivain haïtien Makenzy Orcel a été remarqué dès son premier roman *les Immortelles*, paru en France en 2012, qui faisait entendre la voix des prostituées de Port-au-Prince après le tremblement de terre qui a secoué l'île en 2010. Son troisième roman *L'Ombre animale* (Editions Zulma) donne à nouveau la parole à une femme, et vient de se voir décerner un quatrième prix, le Littérature-monde (1) remis à [Etonnants Voyageurs](#) à Saint-Malo, (après le Louis-Guilloux, le prix littéraire des Caraïbes de l'Adelf et le prix Ethiophile), également remis à Ondjaki pour *Les Transparents* (Métaillé). (Portrait de Francesco Gattoni)

### **Quatre prix pour *L'Ombre animale*, c'est un signe...**

Je suis content pour le livre parce que c'est une littérature bizarre. La plupart des romanciers s'intéressent à raconter des histoires avec un début, un milieu, une fin. Comme disait Sony Labou Tansi, je triche parce que je suis poète. Je veux dire qu'on est écrivain à condition qu'on s'intéresse à la langue. Les personnages et tout le reste sont là pour servir cette langue. Je profite du roman, de ce large espace, pour étendre ma poésie.

### ***L'Ombre animale* en peu de mots ?**

D'habitude, ce sont les vivants qui nous parlent de la mort et ils en parlent comme une sorte d'horizon flou, de l'autre côté d'ici. J'ai choisi une narratrice morte. C'est la mort qui prend la parole et nous parle de la vie. C'est aussi un dialogue entre un village précartésien, loin de tout, et une ville en plein dans la modernité, un dialogue entre le jour et la nuit, entre l'animal et le lumineux... Je l'ai commencé en résidence à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine en 2011 en Normandie, et je l'ai poursuivi à travers mes voyages, en Chine, en Afrique, aux Etats-Unis... pour le terminer en résidence à la Meet [*Maison des écrivains étrangers et traducteurs, ndlr*] à Saint-Nazaire. Quatre ans de travail...

### **Votre définition de «Littérature-monde» ?**

J'ai grandi dans un quartier populaire d'Haïti, à Martissant, et même si je voyage beaucoup, je suis toujours dans cette rue. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui m'appartient, que je ne peux pas faire sans ça. Je regarde le monde à partir de là-bas. Le local lui-même n'existe pas. A partir du moment où on parle de l'humain, on est dans l'universel. L'auteur qui écrit un roman dans un pays reculé et peu connu parle de l'humain de la même manière que celui qui écrit à Manhattan ou à Paris.

### **Quid du processus d'écriture ?**

J'attends une idée. Dès que la bonne petite étincelle est là, je commence à travailler. Un livre, c'est un mot, une idée qu'on essaye de faire grandir. Une fois que j'ai trouvé cette idée de départ, je cherche les personnages et la

bonne langue. La langue des *Immortelles* n'est pas la même que celle des *Latrines* (2011), ni que celle de *L'ombre animale*. C'est le plus important : dans quelle langue imagée et poétique je dois écrire. Il me faut trouver le point où la poésie touche le roman. Ce point de ralliement compte beaucoup. Car le roman c'est un objet vaste ; la poésie c'est une saisie dans le temps, une comète qui surgit. On peut rater un paragraphe ou un chapitre dans un roman, on ne peut pas rater un vers dans un recueil de poésies. J'essaye de construire un roman comme un recueil parfait. Je travaille chaque mot, chaque virgule, chaque tournure. Donc je mets beaucoup de temps ! Cela fait un an que je travaille sur le prochain et je ne lui ai pas encore trouvé la forme exacte.

### **Haïti, bouillon de poètes ?**

Il y a une grande tradition littéraire de poésie, souvent peu connue à l'étranger. Ainsi, Félix Morisseau-Leroy était un grand poète haïtien qui a permis à la langue créole d'être ce qu'elle est aujourd'hui, littéraire et poétique. C'est un pays qui a connu beaucoup de catastrophes politiques, sociales, naturelles et qui a besoin de s'exprimer, de crier, de pleurer, de manifester son désaccord. Quand on n'a rien on invente tout. C'est un pays qui danse. Rien que dans l'anthologie coordonnée par James Noël, *Anthologie de poésie haïtienne contemporaine* («Points», Seuil), il y a 73 poètes de Port-au-Prince, et ce sont de vrais et beaux poèmes.





# La guerre de nos pères

## Deux romans sur les blessures de l'Algérie



Par  
**ALEXANDRA  
SCHWARTZBROD**

**A**ntoine est appelé, envoyé de France en Algérie pour y faire le bien, du moins le croit-il en ce début d'année 1960. Il est un peu frêle mais ce n'est pas pour cette raison qu'il ne se battra pas : il refuse de tenir une arme, il n'est pas d'un tempérament guerrier. Contre toute attente, il obtient une formation d'infirmier. Oui, il en est certain, il va faire le bien de l'autre côté de la Méditerranée où il échoue à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès. Manuel Cortès, lui, est pied noir, fils d'immigrés espagnols tenant un bistro dans la même ville de Sidi-Bel-Abbès. Engagé volontaire dans les forces alliées, il se conduit en héros dans les Abruzzes et à Monte Cassino avant de participer aux massacres de Sétif et de revenir s'installer comme chirurgien dans sa ville natale. Antoine et Manuel se connaissent-ils ? Non. Se sont-ils rencontrés sans le savoir ? Possible, les dates et les lieux concordent. Mais ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est leurs deux destins individuels et le rôle qu'y joua l'Algérie, accident de parcours

traumatisant pour Antoine, matrice fondatrice pour Manuel.

### **Transmission**

En cette rentrée littéraire placée sous le signe de l'Algérie, Alice Zeniter n'est pas la seule à avoir raconté les liens de sa famille avec l'Algérie française (*L'Art de perdre*, lire *Libération* du 1<sup>er</sup> septembre). Brigitte Giraud s'est aussi inspirée de son père pour créer le personnage d'Antoine dans le très beau *Un loup pour l'homme* (Flammarion) et Jean-Marie Blas de Roblès du sien pour façonner Manuel, héros de l'ambitieux *Dans l'épaisseur de la chair* (Zulma). Preuve, s'il en fallait encore, que la guerre d'Algérie «*reste une blessure inguérissable*» pour reprendre les mots de l'historien Benjamin Stora, blessure qui se transmet d'une génération à l'autre. Brigitte Giraud le confirme à sa façon. «*Mon livre est une forme de transmission, un passage de relais implicite.*»

Cinquante-cinq ans après la fin de cette guerre coloniale, l'une et l'autre ont éprouvé le besoin de remonter ce passé qui, indirectement, les a eux-mêmes forgés. Un passé d'autant plus fantasmé qu'il a longtemps été enfoui sous une chape de silence. Pourquoi maintenant ? «*Je voulais le faire du vivant de mon père. J'ai toujours*



*eu envie de raconter son histoire et celle de ma mère mais il fallait que je me sente armée en tant qu'écrivain. Et surtout je voulais prendre le temps d'en discuter avec lui. Il a pu m'en parler... avec des blancs. Ce n'est pas facile de devenir un personnage de roman», confie Brigitte Giraud. Jean-Marie Blas de Roblès, lui, relie ce besoin de revisiter son passé à un événement bien précis. «Je crois que ce sont les attentats de Paris qui ont déclenché mon envie d'écrire, ils ont réveillé mon propre traumatisme de la guerre et le besoin de trouver ma place dans cette histoire. J'ai toujours pensé que le parcours de mon père était assez romanesque pour être raconté. J'ai essayé de le faire parler mais c'était très compliqué de lui soutirer ses souvenirs de guerre. Tout ce qu'il m'a raconté tient en une vingtaine de pages [sur les 374 que compte le roman, ndlr]!»*

### **Télégraphiste**

Brigitte Giraud et Jean-Marie Blas de Roblès ont dû enquêter de longs mois pour compléter les mots qu'ils peinaient à arracher à leurs pères. Mais si tout est vrai, à peu de détails près, leurs deux récits ne sont pas de simples souvenirs, ils sont parcourus par un souffle romanesque qui fait par moments oublier qu'il s'agit bien d'histoires réelles. Et surtout ils ne sont pas manichéens. Ni l'une ni l'autre ne met en scène des bons luttant contre des salauds. On découvre surtout des hommes – l'histoire en ce temps-là se jouait malheureusement surtout entre hommes – entraînés dans des aventures qu'ils

ne maîtrisaient et parfois même ne comprenaient pas.

Antoine, le héros/père de Brigitte Giraud en est l'archétype. Télégraphiste depuis ses 16 ans, amoureux de Lila qui se découvre enceinte quelques jours avant son embarquement pour Alger, il se retrouve projeté dans un monde dont il n'avait même pas idée, un monde d'hommes – ou plutôt de gamins – et de sable. «Ils ne se rendent pas compte que la baie d'Alger est l'un des sites les plus beaux du monde, eux qui n'ont pas encore voyagé. Ils se fichent de la splendeur de ces lieux qui vont peut-être les avaler, ils se contentent d'être éblouis par le soleil de midi, ils voudraient dormir, et manger. Et savoir pourquoi ils sont là», écrit Brigitte Giraud. Longtemps Antoine ne va pas savoir pourquoi il est là. Il n'a pas le temps de réfléchir, c'est aussi ça, l'armée. Les blessés arrivent par dizaines, des presque morts qu'il faut panser, rassurer, accompagner. «Antoine n'a jamais eu devant lui un garçon entre la vie et la mort, qui attend tout de lui, qui s'est déjà vidé d'une partie de son sang. [...] Il voudrait ne pas se laisser atteindre par les tremblements du blessé, ses halètements, son regard suppliant.»

L'un d'eux le touche particulièrement. Oscar, amputé d'une jambe et prostré, regard perdu dans un ailleurs invisible. Il devient peu à peu sa raison de venir chaque matin à l'hôpital. Et même un défi personnel. Voyant la façon dont Antoine s'occupe du blessé, les médecins lui confient une mission : «Aider Oscar à sortir de son mutisme.» Ce n'est pas une relation d'infirmier à blessé qui va se développer sous nos yeux,





c'est un lien vital entre deux jeunes hommes projetés dans un monde qui n'a plus de sens. Un lien peut-être plus important encore que celui qui unit Antoine à Lila. Le personnage d'Oscar est-il réel? *«Mon père m'avait seulement dit qu'il avait essayé de sauver un jeune homme, qu'à l'étage il y avait les "psychiatriques", les "choqués", il fallait les réparer du mieux possible avant de les renvoyer dans leur famille afin que celles-ci ne se rendent pas compte de l'horreur de cette guerre»*, dit Brigitte Giraud. La guerre, c'est ça aussi : cacher la réalité, rouler des mécaniques, tout va très bien, madame la marquise.

Mais Lila bientôt va débarquer avec sa fraîcheur et son gros ventre. Elle est au côté d'Antoine, dans la chaleur sèche et étouffante de Sidi-Bel-Abbès, avec tout ce sable qui s'infiltrer dans les cheveux, colle aux gen-

cives, pique les yeux, et Antoine ne parvient pas à savoir si ça le rend heureux ou si ça lui met une pression supplémentaire. Il n'a pas vraiment le temps d'y songer, tout va si vite : Oscar, Lila, les blessés qu'il faut aller chercher sur le terrain, au risque d'y perdre la vie, les hommes qui tombent sous ses yeux, les Arabes que l'on tue sans raison. Peu à peu le doute le ronge. *«Antoine n'est plus sûr que les militaires savent où ils vont. [...] Il voit les hommes qui s'épuisent et se disloquent dans la chaleur qui frappe sans ménagement. Il assiste à l'avènement de l'été, à la torpeur qui rend les corps lourds et les esprits de plus en plus fous.»* Par petites touches, d'une écriture sobre et maîtrisée, Brigitte Giraud esquisse le portrait de deux jeunes gens tentant de résister à ce qu'on veut leur imposer. *«Je voulais raconter la mécanique de la manipu-*

*lation. Mes parents n'ont pas eu conscience d'être dans une forme d'insoumission»*, dit-elle.

## Typholde

Manuel, le héros/père de Jean-Marie Blas de Roblès, n'a pas l'innocence d'Antoine. L'Algérie est son pays, il en connaît la lumière, la dureté et la douceur mêlées. Dès la naissance, il revient de loin. L'extrait qui suit, à la fois triste et drôle, montre que sa famille n'est pas ordinaire. *«Juanico et Antonetta [ses parents] se marièrent en janvier 1911. Dès l'année suivante leur vint un fils que sa mère voulut appeler Antoine, pour honorer saint Antoine de Padoue. Il mourut au douzième jour. Deux ans plus tard, accouchée à nouveau d'un fils, Antonetta se décida pour François. Il vécut. L'enfant qui suivit, elle le nomma Antoine. Il mourut à trois mois d'une fièvre ty-*





*phoide. En 1918, enceinte une fois de plus et considérant que le prénom Antoine portait malheur, elle opta pour Jean. Il vécut. Au suivant, elle se ravisa, tout cela n'était que superstition : le fils qui venait de naître s'appellerait Antoine. La dysenterie l'emporta avant son premier anniversaire. Une année de plus, et le problème se reposa. Une petite fille fut nommée Marie, et elle vécut. Opiniâtre, Antonetta baptisa Antoine l'infortuné qui naquit dans la foulée. Le médecin invoqua une "mort subite" et on ne sut pas de quoi il était décédé. En 1923, ce fut encore un fils. Antoine ? La tentation était forte. Elle en parla à son mari qui opta aussitôt pour Manuel. Mon père venait de naître.»*

*Dans l'épaisseur de la chair a tout de l'épopée. Blas de Roblès balaie une bonne partie de la présence française en Algérie et raconte la*

cohabitation parfois harmonieuse, souvent mouvementée entre communautés musulmane, juive et chrétienne. Et les guerres mondiales qui aspirent une jeunesse grandie à l'ombre des eucalyptus et des acacias. Mais son roman ne se limite pas à la grande histoire. On y retrouve le quotidien des pieds noirs, des noyaux d'abricots collectionnés pour jouer aux billes à la douceur des makrouts et des montecaos que les femmes préparent en suant, des fins de semaine à l'ombre du cabanon aux parties de belote ou d'échecs dans les effluves d'anissette. On y lit surtout l'admiration sans borne d'un fils pour son père. «J'avais à la fois besoin de rendre hommage à mon père et aussi la volonté absolue de ne juger ni les pieds noirs ni les Algériens», confie Blas de Roblès. Le signe, peut-être, que la blessure fait moins mal. ◀

**Des militaires, pendant la guerre d'Algérie, en avril 1961 à Sidi-Bel-Abbès.**

PHOTO LE CAMPION SIFA



# Libération

13 février 2014

**HUBERT HADDAD**

***Théorie de la vilaine petite fille*** Zulma, 397 pp., 20 €.

Hubert Haddad a quitté Kobe,



qui lui avait inspiré un récit épuré traversé de haïkus, pour se plonger dans l'Amérique profonde du début du XIX<sup>e</sup>. Il de-

meure une attention portée aux paysages et au contexte social qui agissent comme des révélateurs sur les personnages. Ceux-ci sont empruntés à la réalité : les sœurs Fox sont connues pour avoir, dans leur ferme de Hydesville réputée hantée, prétendu communiquer avec des esprits et initié le spiritisme. « Avec le spiritualisme moderne, nous assistons à l'effondrement du mur du silence qui nous séparait de nos précieux disparus. Il s'agit là d'une révolution morale qui va changer la face du monde... » On s'attache à ces petites filles imaginatives du début du roman, surtout la cadette, Kate, plus qu'aux suites. **F.RI**





# LIVRES/

## ROMANS

**AUDUR AVA  
OLAFSDOTTIR**  
MISS ISLANDE Traduit  
de l'islandais par Eric Boury.  
Zulma, 264 pp., 20,50 €.



Elle est si bien de sa personne que Hekla (prénom volcanique) a des propositions pour devenir Miss Islande. Mais ça ne l'intéresse pas, car elle écrit, la nuit s'il le faut, avec détermination, et sans ambition: «Personne n'attend le roman de Hekla Gottskalksdottir.» Le jour où elle se met en ménage avec un poète, qui aimerait la voir derrière les fourneaux, elle tait son vrai métier d'écrivain. Son ami Jon John a lui aussi un secret. Les homosexuels, «on les traite comme les violeurs d'enfants et les communistes». Nous sommes en 1963. Hekla n'envie pas le sort de son autre amie, Isey, mariée et mère de famille, qui peut dire d'un même souffle «je suis tellement heureuse» et «je me sens tellement seule». Ecrivain, elle l'est également: «Une fois que j'ai écrit dans mon journal, je me sens aussi bien que si j'avais plié tout le linge et fait tout le ménage.» Le charme et l'humour dévastateur mine de rien d'Olafsdottir viennent de lui valoir le prix Médicis étranger. **Cl.D.**



**MAKENZY ORCEL**  
**MAÎTRE-MINUIT**  
Zulma, 309 pp., 20 €.



Pas de majuscule au début des phrases, ni après le point; encore moins de guillemets, la phrase libérée ruisselle, les paragraphes sont parfois troués de vers en prose. Le flot vient de la bouche d'un homme cloué dans son lit de l'hôpital général de Port-au-Prince, qui «*reste un des endroits en Haïti où la mort a le plus de clients*». Né de père inconnu, qui a abandonné sa mère enceinte comme l'a été autrefois la vieille Grann Julienne, Poto enfant a vécu l'implacable vision de la déchéance de Marie Elitha Démosthène Laguerre, détruite par la prise de colle. «*Elle est cruelle la colère qu'on peut ressentir en voyant sa mère se faire humilier, rejeter, ridiculiser, sans qu'elle puisse de défendre.*» La langue volcanique de Makenzy Orcel charrie la vie incroyable de Poto, né dans la misère dans un pays détraqué par la dictature et dans une culture mâtinée de croyances. «*...C'est qui Maître-Minuit, Grann?/ c'est un homme qui reste debout, avance toujours quoi qu'il arrive.*» **F.RI**



# Seder sans Sarah

## Histoires drôles et histoire d'amour entremêlées par Joachim Schnerf

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

**E**n exergue de la *Place de l'Etoile*, Patrick Modiano a placé cette «histoire juive»: «*Au mois de juin 1942, un officier allemand s'avance vers un jeune homme et lui dit: "Pardon, monsieur, où se trouve la place de l'Etoile?" Le jeune homme désigne le côté gauche de sa poitrine.*» Devinette triste et majestueuse, cette entrée du livre publié en 1968 vient à l'esprit du lecteur de *Cette nuit*. Le deuxième roman de Joachim Schnerf rebondit d'histoires juives en «*blagues concentrationnaires*», comme les qualifie celui qui les énonce, Salomon. Cet humour est sa spécialité et les siens le goûtent peu; nous, en revanche, nous rions. Salomon, vous êtes juif, vous êtes veuf, inconsolé et vraiment drôle. *Cette nuit* dégage une saine irrévérence.

«*Orphelin des camps*», Salomon a survécu à la Shoah grâce à deux digues, l'humour et l'amour. Mais avec la disparition récente de son épouse Sarah, la carapace de ce narrateur se fissure lentement. Salomon s'éteint sous le chagrin. Il continue néanmoins de partager ses plaisanteries, le temps de nous raconter ce que fut sa vie de famille animée par deux filles rivales l'une de l'autre, deux gendres involontairement comiques, deux petits-enfants et l'équivalent de l'éventail des opinions politiques de la Knesset réunis à l'occasion de ces repas. Quel rôle y jouait Sarah? Elle écoutait et parlait peu. La femme à laquelle est offert ce tombeau se distinguait par sa discrétion.

La «*nuit*» du titre désigne le Seder que Salomon, juif alsacien, devrait fêter le soir même avec ses proches et, pour la première fois en cinquante ans, sans Sarah. Le Seder est la Pâque juive, la célébration de la sortie d'Egypte par le peuple hébreu. On y énonce les dix plaies d'Egypte et l'on sert des «*mets chargés de symboles*». Joachim Schnerf réussit la description des mélanges censés commémorer les difficultés des ancêtres: le raifort, la laitue ou la Harosset rappellent l'amertume. Salomon nous peint des tableaux des précédents Seder, Denise et Michelle, les deux filles, à couteaux tirés; Patrick, le mari de Michelle, craignant sa femme, et Pinhas, le compagnon de Denise, affabulant car il n'est «*pas tout à fait adulte*». Le narrateur remonte dans sa mémoire jusqu'au soir de Seder pendant lequel il fut présenté à ses futurs beaux-parents. Il déclina sa profession, «*cuisiniste*» et non pas cuisinier, et crut bon de préciser: «*N'allez pas me demander de jeter un œil à votre four. Toujours cette petite appréhension malgré mon expertise dans le domaine...*» Sarah et lui formèrent un couple fusionnel, leurs mains ne se quittaient pas: «*Nos mains qui mangeaient, nos mains qui s'endormaient*», se souvient Salomon. Le Seder sans Sarah approche: «*Pourquoi cette impression de faiblesse, comme si mes poumons étaient envahis d'images impossibles à dissiper? [...] Et puis comment imaginer, m'imaginer sans Sarah?*» Cette déclaration d'amour adressée à une femme âgée est inventée par un écrivain de 30 ans. Le décalage entre la génération des héros et celle de l'auteur accroît le charme de *Cette nuit*. ◆

**JOACHIM SCHNERF**  
**CETTE NUIT**  
Zulma, 160 pp., 16,50 €.





A Port-au-Prince. Longtemps garante de la dignité du peuple haïtien, la littérature suscite désormais l'engouement de la nouvelle génération. Nombre de jeunes aspirent à devenir poètes.

La moitié de la population ne sait ni lire ni écrire, pourtant le pays connaît un foisonnement littéraire sans précédent. Plongée dans un bouillon de création, symbole de reconstruction après les années «Baby Doc» et le séisme de 2010.

# Haïti soigne ses mots





### AUGUSTE, LE CRI DU DÉSIR

Bonel Auguste a longtemps animé des ateliers de poésie à Port-au-Prince, par lesquels sont passés de nombreux écrivains de la nouvelle génération. Salué par Frankétienne comme «*un des premiers écrivains philosophes de la littérature créole*» pour son recueil *Fas doub lanmò* («la Double Face de la mort»), il n'a publié qu'un seul livre en France : *Un cri Lola* (Vents d'ailleurs), bijou de court roman sur le désir, la musique et l'alcool.



### LOVELY FIFI, POÉSIE LE JEUDI

Kermonde Lovely Fifi est poète et comédienne. Adolescente, elle passait ses après-midis à lire à la bibliothèque de l'Institut français, puis s'est mise à écrire après un atelier avec Bonel Auguste. Son style s'est affirmé au contact de Lyonel Trouillot. Habituee des Ateliers du jeudi soir, elle contribue à la revue *Demembre* et travaille comme chargée de programmation et d'animation au Centre culturel Anne-Marie-Morisset.



### NOËL, PAROLES ET MUSIQUE

Né en 1978 à Hinche, James Noël commence à écrire au lycée, grâce à un prof passionné et parce qu'il «*s'ennuyait trop*». Vite repéré sur la scène locale, sa renommée s'étend désormais à l'international, comme en atteste la volumineuse revue *IntranQuillités*. Il a publié deux recueils chez Vents d'ailleurs : *le Sang visible du vitrier* et *Kana Sutra*. Sa *Lettre du sorcier* a été mise en musique par Arthur H dans *l'Or noir*.

Par **ÉMILE RABATÉ**  
Envoyé spécial en Haïti  
Photos **FABIENNE DOUCE**

«**Y** avait des livres partout ! C'était quelque chose de génial !» Le souvenir allume des étoiles dans ses yeux. Assis à la terrasse du bar 10 Trac tion, Bonel Auguste se souvient de ce jour de 1986, quand les bouquins, comme par magie, se sont mis à courir les rues de Port-au-Prince. Trente ans de dictature

s'effondrent, Jean Claude Duvalier vient de quitter le pays. Les maisons des partisans du régime sont pillées par la foule qui laisse éclater sa colère. La bibliothèque du sociologue Hubert de Ronceray, ancien ministre du Travail de «Baby Doc», est mise à sac et dispersée aux quatre vents. Même chose pour la librairie des éditions Fardin, victime collatérale des représailles. On imagine des scènes apocalyptiques. Mais pour Bonel Auguste, c'est Noël avant l'heure. L'écrivain, alors âgé de 13 ans, grandit à Martissant, un quartier populaire où les livres sont rares. Cet événement est pour lui une bouffée d'oxygène : «*Je ra*

*massais tout ce qui traînait. C'est comme ça que j'ai lu Gouverneurs de la rosée, de Jacques Roumain, et Compère Général Soleil, de Jacques Stephen Alexis. Des romans interdits sous la dictature. Je n'y comprenais pas grand-chose, j'étais trop jeune, mais je savais que c'était important. Mon père était coiffeur et ma mère petite commerçante. Même si ce n'étaient pas des intellectuels, ils m'avaient appris à avoir le plus grand respect pour les choses de l'esprit. Alors, quand je me baladais dans la rue avec un livre sous le bras, je faisais un peu le beau.*» Derrière ce souvenir d'enfance se dessine le début d'une nouvelle ère pour la litté

raire haïtienne. Sous la dynastie Duvalier, de 1957 à 1986, l'essentiel de la production de l'ancienne «perle des Antilles» se situe hors de ses frontières. Les intellectuels s'exilent massivement en Amérique du Nord et en France, à l'image des poètes du groupe Haïti littéraire.

### Clubs clandestins

La dictature éteint le bouillonnement littéraire port-au-princien : les livres s'échangent sous le manteau, les clubs se réunissent dans la clandestinité et les rares auteurs qui continuent d'écrire sur place disparaissent de la scène internationale.



Aujourd'hui, plusieurs indices attestent du dynamisme retrouvé de la littérature haïtienne de l'intérieur. D'après les statistiques que *Libération* s'est procurées auprès de la Bibliothèque nationale de Haïti, le nombre de romans enregistrés au dépôt légal a plus que triplé entre 1985 et 2013, passant de 10 à 35 ouvrages par an. En poésie, le tirage bondit lui aussi de 15 à 57 recueils. Et encore, selon Marie Michèle Raymond, responsable du dépôt légal, « ces chiffres ne reflètent pas la totalité de la production, car bon nombre de nos écrits ne sont pas enregistrés, comme le dicte la loi. » Parallèlement, les écrivains habitant au pays renouent avec les maisons d'édition étrangères. Notamment avec les Françaises. Actes Sud, Vents d'ailleurs, Zulma, Gallimard, Grasset... Les catalogues hexagonaux font la part belle aux auteurs haïtiens, leur assurant une présence constante dans les rentrées littéraires.

### Ciment national

Les écrivains haïtiens jouissent en prime d'une large reconnaissance internationale. prix littéraire des Caraïbes à Gary Victor pour *les Cloches brésiliennes*, prix Richelieu de la francophonie à Yanick Lahens pour *la Couleur de l'aube*, grand prix du roman métis à Lyonel Trouillot pour *la Belle Amour humaine*, prix Senghor à Kettly Mars pour *l'Heure hybride...* Dany Laferrière a été élu à l'Académie française en décembre. Et la rumeur donne depuis longtemps le poète Frankétienne dans la *short-list* du Nobel.

Si la prolifération et l'excellence ne sont plus à démontrer, les causes de cet essor demeurent énigmatiques. En 2012, selon l'Unicef, la moitié de la population haï-

tienne ne savait ni lire ni écrire. Et le pays affiche le plus fort taux de pauvreté des Caraïbes. Comment, dans des conditions aussi défavorables, expliquer un tel foisonnement d'écrivains ?

C'est un fait historique, l'écriture est au cœur de l'identité haïtienne. Après avoir arraché son indépendance à la France, la première république noire du monde se jette sur l'ancien privilège des maîtres. « En 1804, près de la moitié des nouveaux citoyens étaient nés en Afrique. Ils appartenaient à des ethnies aux traditions linguistiques, religieuses, sociales très différentes et n'avaient guère en commun que d'avoir souffert aux mains des Blancs. La tâche la plus urgente [...] était de forger un sens

d'identité et de fierté nationale. Les écrivains s'y attelèrent sans hésiter », explique le spécialiste américain Léon-François Ioffmann (1).

### Impact économique

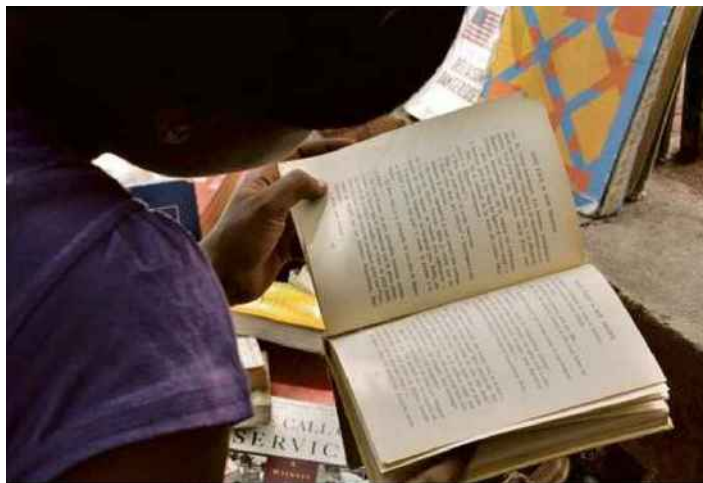
Au siècle suivant, la veine patriotique nourrit les résistances. Contre l'occupation américaine, de 1915 à 1934, puis et surtout contre le duvaliérisme, dont le génial romancier Jacques Stéphane Alexis fit partie des premières victimes, au début des années 60. Plus qu'aucun autre art, la littérature est garante de la dignité du peuple haïtien. On le voit encore aujourd'hui, à travers le rôle joué par les écrivains dans la reconstruction du pays après le trem-

blement de terre. Yanick Lahens avec *Failles*, Dany Laferrière dans *Tout bouge autour de moi* ou encore Marvin Victor et ses *Corps mêlés* ont, chacun à leur manière, contribué à panser les plaies du 12-Janvier.

Cette aura qui entoure la figure de l'écrivain lui donne un statut à part dans la société. Il n'est pas rare de croiser à Port-au-Prince toutes sortes de jeunes gens aspirant à devenir poètes. Notamment parce qu'ils y voient une possibilité de promotion sociale. Lyonel Trouillot note à ce sujet une évolution récente, qui renforce l'engouement des nouvelles générations : « Pendant longtemps, la littérature n'avait jamais eu d'impact économique sur la vie de l'individu. Elle permettait certes de gagner en reconnaissance, mais on n'allait pas devenir plus riche parce qu'on avait écrit un livre. Ce n'est plus vrai depuis que les écrivains "du dedans" ont bénéficié de l'ouverture vers l'étranger. Nombre d'entre eux se disent qu'ils vont ainsi sortir de leur pauvreté. »

### Bordels, bars, ordures...

La preuve par Makenzy Orcel, gaillard de 31 ans aux locks travaillées. « C'est un miracle, dit-il en sifflant une bière locale. Je ne vivais pas dans une maison, mais dans des latrines. L'urgence pour ma famille n'était pas d'avoir un livre, c'était d'avoir un plat chaud, de quoi bouffer. » Il a pris la plume par « colère », pas par appât du gain. Pour dire les bordels, les bars, les ordures. Pour « extérioriser » par n'importe quel moyen « la violence » de son quotidien. L'auteur des *Immortelles* voyage maintenant à travers le monde (Shanghai, Paris, New York) et paye un toit à sa mère. « Le



Makenzy Orcel, auteur des *Immortelles* : « Le livre, cet objet qui m'a sauvé la vie. »





### JEUDI, UN MONDE A SOI

Inema Jeudi s'est accroché à la poésie comme à une bouée de survie. *«Héritier de la douleur d'avoir grandi à Cité Soleil»*, l'un des plus grands bidonvilles de Port-au-Prince, il s'est construit un *«refuge sûr»* avec les mots, un *«monde à soi»*, où ne résonne plus le crépitement des balles qui fusaient derrière sa porte. Auteur de trois recueils en français et en créole, il est journaliste et employé de la maison d'édition haïtienne C3.



### TROUILLOT, LE CHEF DE CLAN

Lyonel Trouillot est sans conteste un baron du paysage littéraire haïtien, statut qui lui donne des allures de chef de clan. Directeur, avec sa sœur Evelyne, du centre culturel Anne-Marie-Morisset, grand prêtre des Ateliers du jeudi soir et chef d'orchestre de la revue *Demembre*, le romancier poète est aussi professeur de littérature et journaliste. Son dernier roman, *Parabole du failli*, est paru en août 2013 chez Actes Sud.



### ORCEL, INCANDESCENT

A 31 ans, le romancier Makenzy Orcel apparaît comme le plus prometteur de sa génération. Dans *les Immortelles* (Zulma), il rend un vibrant hommage aux prostituées de Port-au-Prince englouties par le séisme. Ses lambeaux de prose incandescente se muent en longues *«autoroutes de langage»* dans son récit, *les Latrines*, édité à Montréal. Une esthétique radicale qu'il continue d'explorer dans un roman à paraître en 2015.

## HAÏTI SOIGNE SES MOTS

livre, cet objet avec quelques pages et quel ques mots dedans, m'a sauvé la vie», admet-il simplement.

Littérature et survie. Le lien entre les deux est enraciné dans l'inconscient haïtien. Dans *L'Enigme du retour*, Dany Laferrrière cite la lettre d'un jeune lecteur: «Dites aux gens que, chaque fois qu'ils envoient un sac de riz, qu'ils envoient en même temps un sac de livres, car en Haïti, nous ne mangeons pas pour vivre, nous mangeons pour lire.» Comme Bonel Auguste, Makenzy Orzel a grandi à Martissant. Tous deux n'auraient peut-être jamais eu la chance de devenir écrivains si le livre n'avait pas connu une forte démocratisation ces vingt dernières années. Leur quartier fut le premier à inaugurer, en 1993, une bibliothèque de proximité, l'Etoile filante. Ce que Bonel Auguste qualifie de «période d'or de [s]a vie». Manne de centaines d'ouvrages, la bibliothèque abrite aussi un espace d'échanges et de création animé par les membres du club de lecture.

### «Le livre, c'était la Bible»

Ces protocercles littéraires ont servi de couveuse à la nouvelle génération d'écrivains. A l'instar de Coutechève Lavoie Aupont, «le poète des encres têtues». Ce trentenaire juvénile au regard flottant est né à Mirebalais, une petite ville de l'intérieur des terres, «dans une famille chrétienne où le livre par excellence était la Bible». Lorsqu'il emménage chez ses cousins à Carrefour, dans la capitale, il se met à fréquen-

ter la bibliothèque Justin-Lhérisson: «Là, j'ai commencé à faire vraiment connaissance avec la littérature. J'ai rencontré Hugo, Rimbaud, Saint-John Perse, appris par cœur Depestre.» Les rendez-vous du club le plongent dans un «bouillon de création» qui l'aide à trouver son style. «On pratiquait la littérature, insiste-t-il. Nous faisons des tours de poésie pendant lesquels nous lisions nos textes à haute voix. La confrontation au regard des autres est très importante. On se disait ce qui n'allait pas, ce qui était bon ou pas.» Il y côtoie notamment Evains Wèche, lauréat du prix littéraire Henry Deschamps pour son recueil de nouvelles *Le Trou du voyeur*.

### «La question est de savoir qui Haïti reconnaît comme ses écrivains. Nous n'avons pas besoin de la France pour constituer notre Panthéon!»

Lyonel Trouillot écrivain

L'Etoile filante et Justin-Lhérisson ne sont pas des cas isolés. Elles font partie du réseau de 46 bibliothèques soutenues par la Fondasyon Konesans ak Libète (Fokal). Cette organisation, financée par le milliardaire américain George Soros, travaille depuis 1996 à rendre la culture accessible aux jeunes de province et des quartiers populaires. L'ancienne Première ministre Michèle Pierre Louis dirige la Fokal depuis ses origines, dans le but, dit-elle, «d'armer et équiper les jeunes en leur donnant cet accès à la culture qu'on a longtemps nié à la majorité de la population, pour qu'ils sachent se servir de leur tête et de leurs mains». Selon la Direction nationale du livre

(DNL), Haïti compte 91 bibliothèques. Leur répartition est inégale: 25% d'entre elles sont situées dans le département de l'Ouest, celui de Port-au-Prince. Le réseau des Centres littéraires et d'action culturelle (Clac), récemment mis en place par la DNL dans un effort de décentralisation, recense 110 000 inscrits, dont 70% de moins de 16 ans. La Bibliothèque nationale de Haïti et l'Institut français, fondés en 1940 et 1945, restent des lieux privilégiés d'initiation à la lecture, en dépit des pertes matérielles subies par les deux sites après le séisme.

Ces efforts pour démocratiser le livre seraient illusoires si, dans le même temps, les taux de scolarisation et d'alphabétisation n'augmentaient pas eux aussi. On est en droit de se le demander, surtout si l'on se souvient que la moitié de la population haïtienne ne sait toujours ni lire ni écrire. Mais cette estimation globale de l'Unicef cache des disparités surprenantes. Selon les chiffres détaillés de l'Institut haïtien de statistique et d'informatique, dont la dernière enquête remonte à 2005 (avant le séisme), 75% des jeunes de 15-29 ans sont alphabétisés, une proportion quatre fois supérieure à celle du groupe des plus de 60 ans. Preuve d'un fossé entre générations. A cela s'ajoutent d'autres inégalités: 80% des urbains de plus de 15 ans sont lettrés, contre seulement 47% en milieu rural. Et le taux d'alphabétisation des hommes reste bien supérieur à celui des femmes. Même si les écarts dans ces deux domaines semblent se résorber.

Quant à l'éducation, elle est tenue en haute

estime en Haïti. Certaines familles vont jusqu'à s'endetter pour envoyer leurs enfants dans des écoles privées, faute d'offre publique adéquate. Les parents de classes modestes ou défavorisées restent convaincus que l'école permettra à leurs enfants de connaître un sort différent du leur. Henri, qui nous embarque dans son taxi, est père de deux filles. L'aînée va au collège. «*bien sûr!*» lâche-t-il d'une voix suraiguë. L'y envoyer lui coûte cher. Trop pour un maigre salaire censé subvenir seul aux besoins de sa famille. Avec l'aide de cousins, d'oncles ou d'amis, il grappille de quoi éponger les dettes. L'école est pour lui une sorte de pari sur l'avenir: «*Elle pourra avoir un bon travail. Pas comme moi. Elle gagnera beaucoup d'argent et elle nous achètera une belle maison. Elle veut faire hôtesse de l'air. Peut-être qu'elle offrira des billets d'avion à son père*», glisse-t-il en riant.

### Auditoire captivé

Une Jeep bleue louvoie dans le tohu-bohu de la place Boyer, sur les hauteurs de Port-au-Prince, entre les étals des vendeurs à la sauvette et le flot pétaradant des automobilistes. De la voiture émerge James Noël, en chemise de coton azur et pantalon beige. Auteur d'une dizaine de recueils en français et en créole, coordinateur de la revue *IntranQu'illités*, animateur télé de l'émission culturelle *Altitude* et acteur à ses heures perdues, il incarne l'énergie débordante de la nouvelle génération. «*Haïti, c'est l'épicentre! Mais on ne peut pas ne pas tenir compte des affinités internationales, des voyages, des résidences à l'étranger*», bouillonne l'ancien pensionnaire de la Villa Médicis.



Lors d'un rendez-vous littéraire au bar 10-Traction, avec Coutevêche Lavoie Aupont (au centre), poète, nouvelliste et comédien.

La veille de la Saint Valentin, il est l'invité de «Je dis Ratures», le rendez-vous organisé chaque jeudi au collège les Normandais réunis par le jeune prof Inrico Dangel Nèard. Pendant près de deux heures, l'écrivain partage avec les élèves sa conception de l'amour, entrecoupant son discours de déclamations de poèmes. L'auditoire est captivé. Une main curieuse se lève : «*Arrivez-vous à vivre de la poésie ?*» La question suggère que la carrière intéresse certains. James Noël improvise une réponse nuancée, soucieux de ne pas don-

ner de faux espoirs.

### Au creux de l'oreille

La séance terminée, Dangel fonce vers une autre classe, à l'école primaire de l'avenue Lamartinière. Le soleil décline sur la cour de récréation. Une glacière bleue repose par terre, au milieu des restes de problèmes d'arithmétique. Les membres de l'Atelier du jeudi soir bavardent en tirant des bières du bac à glaçons. Ils sont une douzaine ce jour là. Inema Jeudi est un habitué. Poète lui aussi – c'est

une manie –, coiffé d'une indévissable casquette rouge, il incarne le versant créole des lettres haïtiennes. Une aile très populaire, qui grossit à vue d'œil depuis environ dix ans. Méconnue, voire inconnue en France faute de traduction, c'est l'écriture la plus intime du pays. Celle qui se dit au creux de l'oreille. Ou sur des scènes en plein air, avec le suave Herby François à la guitare.

La littérature créole se développe notamment sous la houlette de Lyonel Trouillot, grand patron des Ateliers du jeudi soir. Assis derrière la table du maître, il tonne de sa voix rocailleuse : «*La question est de sa*



*voir qui Haïti reconnaît comme ses écrivains. Nous n'avons pas besoin de la France pour constituer notre Panthéon ! Certains écrivains qui sont appréciés en France ne sont même pas lus en Haïti. »*

Les textes élaborés lors de l'atelier sont publiés chaque semaine dans le *Nouvel-iste*, le plus ancien (et dernier) quotidien de Haïti. Eminemment littéraire, comme son titre l'indique, ce journal d'actualité participe activement au soutien et à la diffusion des écrivains. Le romancier Gary Victor compte parmi ses contributeurs de longue date. Des vers de Frankétienne perlent chaque jour dans ses pages sous formes de «*Gouttelettes*». Et il est à l'origine du plus grand événement littéraire

annuel de la capitale : Livres en folies, qui a rassemblé l'an dernier pas moins de 129 auteurs pour 1 436 titres.

De foires en conférences, de bibliothèques en salles de classe, la vie littéraire port-au-princienne ne connaît aucun répit. Vendredi littéraire du centre culturel Anne-Marie Morisset ; Mardi du livre de la DNL ; joutes nocturnes au bar de 10 Traction... Cette conjoncture positive cache cependant des fragilités et des défaillances criantes. Le taux de scolarisation des enfants, même s'il s'améliore, demeure beaucoup trop faible. En grande partie par la faute de l'Etat, qui ne parvient pas à investir dans un système éducatif dense et de qualité. Des carences touchent égale-

ment la chaîne de production. Malgré une dizaine d'éditeurs locaux, le compte d'auteur reste la règle. Une opération risquée, qui met la pression sur les jeunes auteurs, et qui explique leur quête d'éditeurs étrangers. Problème : les livres publiés en France reviennent sur les étagères des (rares) librairies haïtiennes à des prix trop élevés pour une clientèle modeste.

### «Le polar aurait dû exploser»

On regrette également de ne pas voir émerger plus de visages féminins. Alors que Kettly Mars, Yannick Lahens ou Edwige Danticat tiennent fièrement leur rang, il n'y a guère que la jeune Kermonde Lovely Fifi qui semble prête à prendre la relève. A 25 ans, elle dit avoir «*la colère et la douleur pour mamelles*». Son premier recueil, inédit en France, est empli d'une verve douce amère.

Enfin, tout le monde ne partage pas le constat de foisonnement de la littérature haïtienne. Les yeux rivés sur le jardin de l'hôtel Oloffson, Gary Victor tranche : «*Je trouve la production littéraire excessivement pauvre par rapport au matériau que nous avons en Haïti. Avec tout ce qui se passe, les kidnappings, la corruption, les meurtres, les trafics... le polar aurait dû exploser ici ! La focalisation sur la poésie entraîne une forme de repli. On a de grands manieurs de la langue, mais peu de rapporteurs d'histoires. Les jeunes avec lesquels je fais des ateliers d'écriture sont abasourdis quand je leur dis que c'est leur quotidien qui doit être leur source d'inspiration. Trop de choses se passent dans ce pays pour ne pas les raconter.*» ◆

(1) «*La Littérature haïtienne, des origines à 1960*», Notre Librairie#132, oct.-déc. 1997.



Prendre la plume pour extérioriser la violence et dire les bordels, les bars, les latrines...

# La firme africaine

## Six jeunes lauréats du Caine Prize réunis dans un recueil de nouvelles



Au Zimbabwe, pays de NoViolet Bulawayo, en 2008. ROBIN HAMMOND THE NEW YORK TIMES REA

### NOVIOLET BULAWAYO, OLUFEMI TERRY, ROTIMI BABATUNDE...

#### **Snapshots. Nouvelles voix du Caine Prize**

Zulma 228 pp., 18 €.

C'est un recueil à mettre entre les mains de tous les amoureux des lettres africaines. Six nouvelles triées sur le volet. Sorte de photo de groupe des jeunes écrivains qu'il faudra surveiller dans les prochaines années. Ils s'appellent NoViolet Bulawayo, Olufemi Terry, Rotimi Babatunde, Chinelo Okparanta, Tope Folarin et Constance Myburgh. Certains sont nés au pays, d'autres dans la diaspora. Ils ont tous en commun d'avoir été sélectionnés ou primés par le Caine Prize.

Un prix littéraire hors-norme qui, en seulement quinze ans d'existence, s'est fait une solide réputation outre-Manche. Au point que certains commentateurs anglais le surnomment «*le Booker africain*», en référence à l'équivalent *british* du Goncourt. Pourtant le Caine Prize ne récompense pas un roman. Mais la meilleure nouvelle publiée en anglais par un auteur africain.

**Patronage.** Alors certes. On peut toujours discuter la pertinence de la catégorie «africaine» : que recouvre-t-elle ? Ne perpétue-t-elle pas la tradition occidentale d'une vi-

sion fantasmée du continent noir ? A quel point cela détermine-t-il la teneur des récits qui entrent ou non dans son champ ? Querelles (fécondes) mises à part, force est de constater que le Caine Prize réussit un pari audacieux. Celui de privilégier la découverte de nouveaux talents, avant même l'écriture de leur premier roman. Et de favoriser leur émergence en les faisant bénéficier du patronage d'écrivains plus expérimentés, voire nobélisés, tels que Wole Soyinka et J.M. Coetzee.

Mission accomplie. La preuve par NoViolet Bulawayo, écrivaine zimbabwéenne de 33 ans dont on découvre ici la toute première nouvelle, «*Snapshots*», publiée en 2009. L'histoire retrace la vie d'une petite fille dans les quartiers pauvres de Harare. Au matin de son existence, la gamine n'a pas de nom. C'est une enfant comme une autre, qui transforme les capotes en ballons de baudruche, court en «*pata-patas jaunes*» faire les courses pour sa mère, et écoute son père jurer contre ce «*teint de teint de gouvernement*» où se dessine l'ombre de Robert Mugabe. Par un concours de circonstances, elle se retrouve à la rue. Un homme la prend sous son aile. Il l'appelle Sunrise. Fait d'elle une femme. La renomme Sunset. Crépuscule précoce pour une fillette de 14 ans, que la nuit cueille trop tôt, dans son lit auréolé d'une

«*tache soleil couchant pas plus lourde que la fumée d'une cigarette*». «*Snapshots*» prend le lecteur par le col, l'entraîne dans un tourbillon rageur d'événements à la fois accablants et poétiques. Les frontières tombent entre lui et le personnage, unis dans un «*tu*» englobant.

**Néophytes.** Depuis, NoViolet Bulawayo a publié son premier roman, *Il nous faut de nouveaux noms* (Gallimard). Le premier chapitre du livre, «*On débarque à Budapest*», fut un temps une nouvelle, celle qui lui valut le Caine Prize en 2011. Elle n'est pas reproduite dans ce recueil pour des questions de droits entre les maisons d'édition.

Il n'empêche, pour ceux qui auraient déjà lu *Il nous faut de nouveaux noms*, «*Snapshots*» est l'occasion de découvrir l'acte de naissance littéraire de NoViolet Bulawayo, de tracer un arc entre les deux récits. Quant aux néophytes, c'est pour eux la porte d'entrée naturelle dans l'univers de cette jeune écrivaine prometteuse. Goûtez un peu. Et si cela vous plaît, passez au plat de résistance. Dans les *Nouvelles voix* assemblées par Zulma, on apprécie aussi le Sierra-Léonais Olufemi Terry, primé en 2010 avec «*Jours de baston*». Un mélange ahurissant d'heroic fantasy et de réalisme glauque dans une décharge à ciel ouvert.

ÉMILE RABATÉ



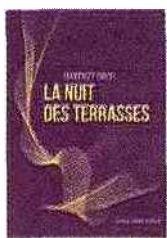


## MAKENZY ORCEL

### La Nuit des terrasses

La Contre Allée, 64 pp., 9 €.

Arabesques jaunes sur fond mauve. La couverture du livre annonce la couleur. Sorte d'écho chromatique à la tonalité de ce petit recueil qu'on dirait composé d'éclairs de jouissance arrachés aux crises de spleen nocturne. Quand le déclin du jour rappelle la mort qui rôde, les blessures du passé menacent de se rouvrir.



Comme le souvenir de cet ami perdu : « Toi dont l'ombre fut fête / dans cette cité / où tout manque tellement /

autour de cette table / où tu nous manques tellement / l'amour / tu l'as pris sur ton dos / sans te retourner / sentir le temps s'effriter... » Alors le poète boit à la mémoire des absents. Une bière après l'autre pour réveiller les vivants. Jusqu'à la dérive douce des sens. « Puis vient l'oubli / le temps jeté par-dessus bord / le silence du verre / posé à même le sol. » L'ivresse décuple l'existence. Alcool,

weed, sexe. Makenzy Orcel célebre toutes les fragrances de ces paradis baudelairiens dont il tire des cocktails poétiques très purs, courts assemblages de vers libres à avaler d'une traite pour ranimer la langue. « Nos sens / euphorie d'oiseaux fous / orgies d'après le bar / Port-au-Prince / hilarants ces morts / la forme en cavale / n'a plus de bornes / ni de centre. » Trois ans après les Immortelles (Zulma), premier roman dédié aux prostituées mortes dans le séisme de 2010 en Haïti, Makenzy Orcel, 32 ans, confirme son don pour transmuier l'ombre en lumière. **É.Ra.**



46 : Callan Wink / Montana mon amour  
47 : Franck Pavloff / Telle peur, tel fil  
50 : Blaise Cendrars / «Comment ça s'écrit»

# LIVRES



Recueilli par  
**CLAIRE DEVARRIEUX**  
Photo  
**ROBERTO FRANKENBERG**

**L'**Islandaise Auður Ava Olafsdóttir avait 40 ans quand elle a publié, en 1998, son premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe* (traduit chez Zulma en 2016). Elle a commencé à écrire tout en enseignant à l'université de Reykjavik où elle est née, en 1958. Elle a deux filles. Sa mère, dit-elle, avait oublié de la prévenir que c'était beaucoup de travail d'élever des enfants.

En France, elle a été découverte avec *Rosa candida*, l'histoire d'un jeune homme qui s'en allait dans un monastère lointain repiquer les boutures d'une rose à huit pétales. Il était le père d'une petite fille conçue dans une serre lors d'une unique nuit d'amour, et le frère jumeau d'un autiste. Dans tous les romans d'Auður Ava Olafsdóttir, un personnage présente un handicap. Le petit garçon de *l'Embellie* n'entend rien et voit mal, ce qui décuple la justesse de ses perceptions. La naine de *l'Exception* est à la fois conseillère conjugale, psychanalyste, écrivain et porte-plume. L'héroïne adolescente du *Rouge vif de la rhubarbe*, qui ne peut se déplacer qu'à l'aide de béquilles, a un projet d'escalade.

La poésie, la fantaisie d'Olafsdóttir, ce charme qui conquiert immédiatement le lecteur, se retrouvent dans son nouveau roman, *Ör*. L'effet de décalage opère une fois de plus dans les dialogues. La mère du narrateur, Guðrun, est une savante dont la démence sénile altère drôlement la conversation. Le voisin, à qui notre homme espère pouvoir emprunter un fusil de chasse, égrène des statistiques sur les infortunes de la condition féminine de par le monde, tout en parlant pneus et moteurs. Ce voisin est aussi celui qui fait la cuisine à la maison – dans chaque roman, hommes et femmes s'échangent des recettes roboratives.

Pourquoi Jonas, le narrateur de *Ör*, 49 ans, a-t-il besoin d'un fusil ? Pour se tuer. On ne saisit pas tout de suite la raison de son désespoir. Voici : Guðrun Nymphéa, sa fille, 26 ans, spécialiste de bio-

## «Auteurs, on est des voleurs» Entretien avec Auður Ava Olafsdóttir





## Entretien avec Auður Ava Ólafsdóttir

Suite de la page 43 logie marine, n'est pas de lui. C'est l'ultime vacherie que lui a balancée sa femme, la troisième Guðrun, après l'avoir quitté. Mais Jonas ne veut embarrasser personne de son cadavre. Aussi décide-t-il de partir pour un pays étranger, un pays qui se relève à peine d'une guerre meurtrière. Muni de sa boîte à outils et d'une perceuse, Jonas s'installe dans une ville qui ne sera jamais nommée. Libre à chacun d'y reconnaître la Syrie, ou la Yougoslavie. Peu importe. Les habitants nous ressemblent. Jonas s'installe dans un hôtel qui tient encore debout, mais a besoin de réparations. La métaphore est limpide. Indéniable est l'espoir du lecteur que Jonas soit lui-même réparé. Mais *Ör*, même avec une part burlesque, est un roman grave où la mort rôde encore.

### Etes-vous déjà allée dans un pays dévasté par la guerre ?

Non. Mais en tant qu'être humain j'ai quand même souffert, et en tant qu'écrivain je souffre un peu avec tout le monde. On dit que l'âme de l'écrivain est toujours souffrante même si c'est quelqu'un d'heureux ou d'heureuse dans sa vie personnelle. Dans ce roman précisément je voulais écrire sur la souffrance, sur la douleur. J'ai regardé beaucoup de documentaires.

### Vos personnages ont généralement foi dans la nature humaine...

C'était vrai dans *Rosa candida*. Là c'est autre chose. Page 74 : «Tu savais que l'homme est le seul animal à pleurer ? - Non, je l'ignorais. Je croyais que c'était le seul animal à rire.» Dans *Rosa candida*, je parlais de la sensibilité masculine, de la paternité. Dans *Ör*, je vais plus loin avec l'idée de la virilité. D'être capable de tuer.

La part des femmes est très importante dans ce roman. *Ör* veut dire «cicatrice» en islandais, on a gardé le titre. C'est un roman physique, corporel, qui parle de la chair, de la peau, de la sexualité, de la fragilité de l'homme. Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. Le nombrilisme est une notion occidentale. Il existe 6 000 livres de *self help* paraît-il ? On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres.

Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quel que chose de positif.  
**Le pays dé-**



### truit est-il une projection des tourments du héros ?

C'est un roman sur la guérison, la réparation, la reconstitution, et c'est principalement le rôle des femmes de reconstruire les sociétés détruites. Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro. Tous les hommes ont tué, on ne sait pas qui était le sniper. On pense, dans le livre, qu'il chantait dans le chœur, mais on ne sait pas si c'était le baryton ou le ténor. On ne demande pas aux femmes si elles ont été violées, ni par combien, ou qui est le père de leur enfant. J'avais envie de mettre un peu de lueurs, un peu d'espoir, dans ce monde noir.

### On imagine mal un roman de vous sans espoir ni humour...

Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les paradoxes qui nous rendent humains. Dès mon premier roman, on voyait cette tendance de se saisir des petites choses de rien, du quotidien, et de leur conférer un sens universel. Il y a toujours quelque part dans mes pensées la citation de Nietzsche que j'ai mise en exergue à *l'Exception*. «Nous voulons être les poètes de notre vie et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes.» Dans le *Rouge vif de la rhubarbe*, j'avais envie d'opposer la volonté rationnelle de comprendre le monde et une autre vision plus sensuelle, plus centrée sur les petites choses de rien.

Je ne prétends pas écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en deux tomes. Mon personnage aurait pu choisir entre une soixantaine de pays en guerre, malheureusement.

### A-t-il choisi l'ex-Yougoslavie ?

Non, on ne sait pas. Ce n'est pas nommé. Une amie m'a dit, après avoir lu le manuscrit : «Mais *Eizeuv* - c'est comme ça qu'on prononce mon nom - il n'y a pas de champignons en Syrie.» Je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait pas de la Syrie.

Il y a plusieurs points de départ. J'avais fixé la date symbolique du 1<sup>er</sup> septembre 2015 pour me mettre à *Ör*. A l'époque en Islande, il était beaucoup question des réfugiés syriens. La moitié des Islandais ont proposé d'accueillir un réfugié ou une famille. C'est typiquement

islandais, les Islandais veulent sauver le monde entier, a dit le ministre de l'Intérieur. Pas en se moquant, non. Nous sommes comme ça, un peu

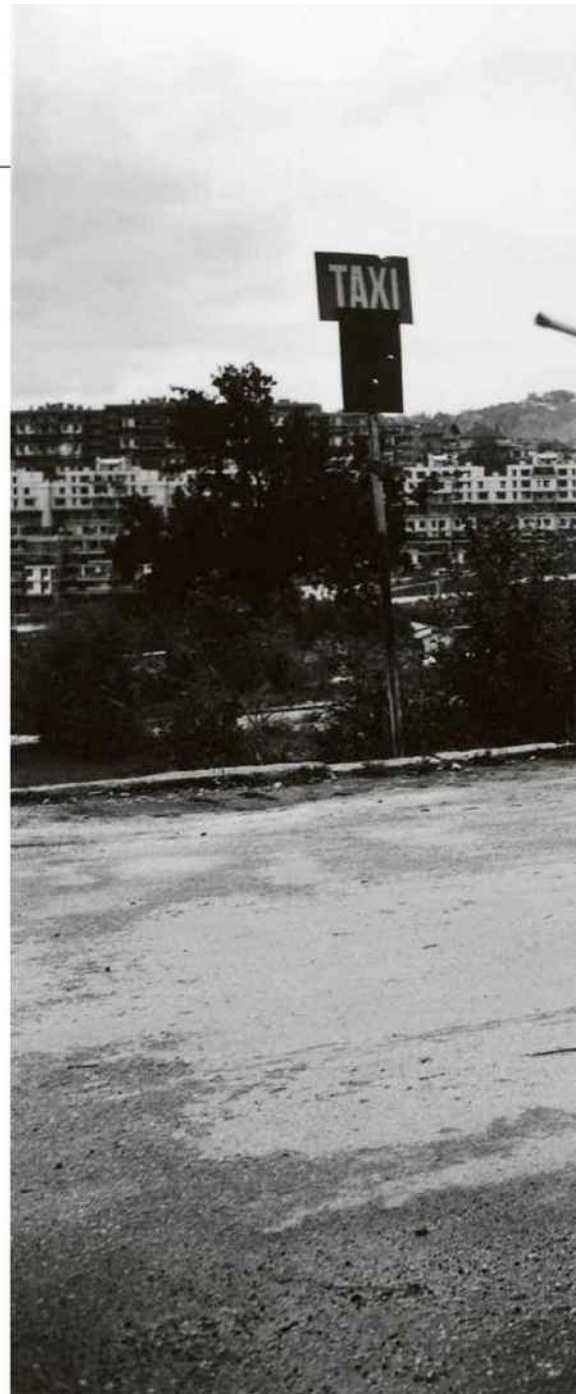
naïfs, c'est ce qu'il voulait dire. Alors je me suis demandé quel type d'Islandais j'enverrais dans le monde pour le sauver. J'ai pensé tout de suite à un bricoleur, l'archétype de la masculinité islandaise. Il s'appelle Jonas, un nom de la Bible, qui signifie la colombe. Son autre prénom, Ebenezer, veut dire serviable, celui qui donne un coup de main. Peu importe si les Islandais sont avocats, médecins, ils sont tous plus ou moins bricoleurs, ils savent tout réparer, portent les meubles, les posent là où leur femme leur dit de les poser. Mon héros a toujours fait ça pour les trois femmes de sa vie, les trois Guðrun.

Evidemment, arrivé sur place, il ne dirait pas qu'il arrive en messie bricoleur, mais enfin il commence à aider les femmes à reconstruire la société. Mon idée était que celui qui sait ce qui se passe est responsable. Une personne ne peut pas sauver le monde à elle seule, mais nous pouvons tous faire quelque chose. Le roman parle aussi de la corruption, de la reconstruction. Quand le héros arrive, on lui demande de quel pays il vient. L'Islande n'est jamais nommée dans le roman. On lui demande si son pays a participé aux bombardements aériens. Il dit : on n'a pas d'armée. C'était quand la dernière guerre chez lui ? Il répond : en 1238. Ce qui est vrai.

### Pourquoi y a-t-il toujours des scientifiques dans vos livres ?

J'aime bien jouer avec les chiffres. J'ai toujours été la meilleure en mathématiques jusqu'au bac, ça ne m'intéressait pas, mais c'était facile pour moi. Mon père était ingénieur. Quand j'étais toute petite, avant de dormir, il me racontait des histoires de nombres. La mère du héros de *Ör* est une ancienne professeur de mathématiques, spécialiste des chiffres des conflits. Normalement, ce sont les hommes qui s'intéressent à ça. J'ai renversé les rôles. La fille du héros est comme ma fille aînée, concernée par l'environnement, le réchauffement, des choses comme ça. elle est spécialiste de l'océan qui se remplit de plastique et ce plastique a un effet sur la fertilité des hommes.

La veille du 1<sup>er</sup> septembre 2015, je suis tombée et me suis cassé l'épaule droite. Je suis droitrière. J'ai tapé le premier jet avec trois doigts de la main gauche sur mon ordinateur, j'ai beaucoup souffert, pendant dix mois, pour écrire ce livre sur la douleur, j'ai vraiment eu du mal. Puis j'ai imprimé le texte pour le lire. L'étape la plus importante dans le métier d'écrivain, c'est se transformer en lecteur. Mais en lecteur qui déteste l'écrivain, l'autre moitié de soi-même. A ma surprise, ce n'était pas le livre que je pensais



écrire, ce n'était pas comme dans le cas de *Rosa candida* où, un mois avant de commencer, le roman était là, il n'y avait plus qu'à l'écrire. C'était comme Michel-Ange, il avait un bloc de marbre devant lui, il fallait juste libérer la forme emprisonnée dedans. C'est un peu pareil d'habitude avec mes romans. Mais là, c'était différent. J'ai compris que quand on a trop à dire sur un sujet, il faut couper.

J'ai coupé, coupé, coupé, car ce qui compte, c'est ce qu'il y a entre les mots, entre les lignes, là où le lecteur met le sens, son imagination, son expérience, sa vision du monde. J'ai prévenu mes traducteurs que *Ör* serait le roman le plus difficile, car il fallait traduire les silences, garder la conscience du personnage jusque dans le non-dit. Un roman se construit par oppositions. Quand on écrit sur la vie, sur cette aventure





«Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro.»

PHOTO JEAN-CHRISTIAN BOURCART/RAPHO

**ressemblent-elles à ce que vous écrivez ?**

Je ne me suis jamais posé la question. Beaucoup d'images me sont passées par la tête en écrivant *Ör*. Pas seulement de l'art, mais des images de l'actualité, des atrocités...

**...des paysages ?**

Non, pas de paysage. La nature en Islande est différente de la nature dans tous les autres pays de la planète. C'est sauvage, dangereux, c'est le pays le plus volcanique du monde. On attend actuellement des éruptions sous-glacières, avec des inondations énormes, on va vous envoyer encore des cendres, on va déranger à nouveau l'espace aérien européen. Le temps en Islande, le vent qui souffle, le temps qui est tellement chaotique forge notre caractère. Elle est ancrée en nous, la nature. On est habitués à des choses imprévisibles, on reste stoïques devant les éruptions et les crises économiques, mais on peut s'affoler pour les petites choses de rien quotidiennes.

Ce n'est pas ça, les images, ce ne sont pas non plus les natures mortes, ce serait plutôt, pour ce roman, un artiste comme Bacon. Mais je ne sais pas si les artistes que j'aime entrent tellement dans mes romans. C'est plutôt une image d'actualité qui constitue le point de départ. Puis elle disparaît sous les couches du texte, et seul l'auteur sait qu'elle est là. Cela dit, j'écris en images dans le sens où je ne décris pas les sentiments, tout passe de façon assez objective par l'environnement. Une tempête de neige peut être le substitut de sentiments.

**Dans *l'Exception*, un personnage écrivain dit : «Il y a un certain danger à fréquenter un auteur. Parce qu'il est toujours au travail.» C'est votre avis ?**

C'est un risque d'être marié avec un auteur. On est des voleurs. Le symbole de l'écrivain dans *l'Exception* est le corbeau, c'est lui, chez nous, qui vole ce qui brille – chez vous, c'est la pie. Le corbeau accumule ce qui brille, mais aussi ce qui n'a pas de valeur, du bric-à-brac. Je pense que ça vaut pour moi, j'ai toujours des idées, je peux écrire n'importe où, n'importe quand, ici, tout de suite. Je suis toujours en train d'écrire au sens où je change le vêtu en quelque chose d'autre. L'écrivain est celui qui organise le chaos, voyez. La réalité, c'est autant de perspectives interminables que d'individus, il n'existe pas de réalité officielle. Comme on dit dans *Ör*, c'est le vainqueur qui écrit l'histoire – ce qu'on appelle l'histoire. Quand les Russes et les Alliés ont pris Berlin, 200 000 femmes allemandes ont été violées (1), ça ne fait pas partie de l'histoire car ce ne sont pas les perdants qui l'écrivent.

«Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres. Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quelque chose de positif.»

L'écrivain est toujours en train de donner un sens aux choses qui n'en ont pas forcément. J'ai commencé à écrire tard, comme beaucoup de femmes écrivains – pas de retraite pour nous, je pense que les meilleures années sont à venir, comme un enfant qui se rejouit du futur –, mais je me rends compte que, par exemple, avant de devenir écrivain, j'arrêtais la voiture pour laisser passer des gens. Pendant ces quelques secondes, je savais ce qu'était leur vie, leur histoire. Je ne le racontais à personne, je pensais que tout le monde faisait ça. J'ai retrouvé récemment des journaux intimes – comme le héros de *Ör* – qui datent d'une trentaine d'années, et j'ai vu que déjà je regardais ce qui se passait en biais.

**Vous étiez déjà écrivain...**

Je pense, mais il n'y avait personne pour le savoir, et pour m'encourager.

**Vous lisez ?**

J'ai commencé à lire pendant mes études à Paris. C'était tout un monde qui s'est ouvert à moi, à la fin des années 80. A mon grand plaisir, je pouvais lire dans leur langue des auteurs étrangers. J'ai lu tous les livres des auteurs qui me plaisaient. Au lycée, j'avais lu quelques auteurs anglais. J'ai appris l'italien – j'ai lu Pavese, Elsa Morante – et le français. J'ai découvert Marguerite Duras, alors j'ai lu tous ses livres, j'ai découvert Hervé Guibert, j'ai trouvé qu'il ne ressemblait à aucun autre écrivain. Peu importe le sujet, c'est l'écriture qui compte. Je lis les premières phrases, les dernières, un peu au milieu, j'achète le livre si l'écriture est originale, pas prétentieuse, mais originale. ♦

(1) Le chiffre officiel est de 100 000.

d'être vivant, il faut passer par la mort. Je voulais écrire sur les femmes, alors j'ai fait du protagoniste un homme.

**Vous avez commencé tard à publier...**

J'ai été lente à mûrir. J'étais professeur à l'université, j'enseignais l'histoire de l'art dans le département que j'ai créé, j'avais beaucoup d'étudiants et j'aimais mon travail. Et puis tout d'un coup, j'ai eu envie

d'écrire ce petit premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe*. Je n'avais pas spécialement l'intention de le publier, mais après l'avoir lu comme s'il était écrit par quelqu'un d'autre, à ma surprise j'ai trouvé que j'avais une voix différente des autres écrivains islandais. Pas une voix plus originale, mais juste différente. Alors j'ai décidé de le proposer à un éditeur, qui l'a publié. En ce sens, c'est le roman le

plus important. Après, j'ai écrit tous mes livres, sauf le dernier, en travaillant à plein-temps. C'est pour cela que j'ai fixé une date : j'allais être un écrivain professionnel. Mais je me fous un peu de comment on s'appelle, je tiens à ma liberté, je ne me considère pas forcément comme un écrivain, on peut très bien m'appeler un bricoleur de mots.

**Les œuvres d'art que vous aimez**



## Souffleur de verbe Makenzy Orcel sonde Haïti dans un roman d'outre-tombe

Par **EMILE RABATÉ**

**E**lle semble se débobiner – la voix de la morte encore chaude sur son lit d'infortune – comme une bandelette que l'on enlèverait à la momie qu'elle étreint. Les phrases viennent par lambeaux. Les mots filent à tombeau ouvert, sans majuscule ni point, à peine freinés par les virgules qui parsèment leur chemin : «*Je suis le seul cadavre ici qui n'ait pas été tué d'un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans – et je te le dis tout de suite, ce n'est pas une histoire.*»

Qui a dit qu'il faisait silence de l'autre côté de la vie ? La mort a libéré la parole de cette femme qui nous prend à partie, nous intime d'écouter : «*Je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra m'en empêcher.*» Les souvenirs remontent. C'est tout ce qu'elle a tu. Toute son existence. Son enfance, ses parents, Toi (la mère) et Makenzy (le père), Orcel (le frère) et tout le village – Dieu, le Maître d'école, les Belles du Seigneur, la Famille Lointaine, Monsieur l'Inspecteur... Leurs visages ont disparu, gommés par le temps. «*Entre le tout et le rien, entre le visible et l'invisible*», ne reste que des silhouettes, des bruits, et beaucoup de fureur.

Difficile de ne pas songer à Faulkner en lisant *l'Ombre animale*. Flux de conscience, défunte parlant d'outre-tombe, galerie de personnages ravagés embarqués dans une odyssée tragico-grotesque. Autant de choses qui rappellent immanquablement *Tandis que j'agonise*. Sauf que l'histoire

ici se passe en Haïti. Et que le livre est loin de n'être qu'un pastiche. Au contraire Makenzy Orcel, 32 ans, façonne une œuvre singulière, envoûtante et chaotique, où le quotidien âpre des condamnés à la misère devient l'unique écrin de fulgurances sublimes.

Il s'agit du deuxième roman publié par l'auteur en France. Le premier, *les Immortelles* (Zulma, 2012), avait connu un relatif succès en se vendant à près de 8 000 exemplaires, et en bénéficiant d'une réédition en poche (Points, 2014). Écrit littéralement sur les ruines du tremblement de terre, Orcel y racontait la destinée tragique d'une jeune prostituée de Port-au-Prince, dans un style plus conventionnel mais déjà audacieux.

Un autre roman a toutefois vu le jour avant *l'Ombre animale*. Publié uniquement par la maison haïtiano-québécoise Mémoire d'encrier, qui fut en fait la première à éditer *les Immortelles* en 2010, *les Latrines* (2011) brosse la vie d'un quartier depuis ses toilettes publiques. Ce récit marque un tournant esthétique. L'adoption d'un style plus cru et l'étiement des fragments en «*autoroutes de langage*» préfigurent, en moins maîtrisé, la logorrhée de *l'Ombre animale*. Seule ombre au tableau, Orcel se laisse encore un peu désarçonner par la puissance de son style débridé. Ses phrases au triple galop l'entraînent sur la fin vers quelques longueurs inutiles. Mais ces petits détours sont vite pardonnés lorsque survient le ravissement final. Une montée poétique qui rappelle que l'auteur est aussi le poète des vertiges découvert dans le recueil *la Nuit des terrasses* (Contre-Allée, 2015). ◆

**MAKENZY ORCEL L'OMBRE ANIMALE**

*Zulma*, 352 pp., 20 €.

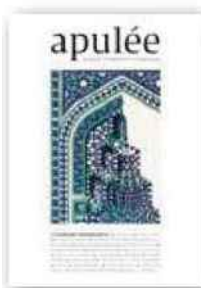




## REVUE

**APULÉE**

**Zulma, 398 pp., 28 €.**



Il y a du beau monde à l'affiche de cette nouvelle revue annuelle «*de littérature et de réflexion*» lancée par les éditions Zulma sous la houlette de l'écrivain Hubert Haddad : Adonis, Jean-Marie Blas de Roblès, Colette Fellous, J.M.G. Le Clézio, Alain Mabanckou, Sylvain Prudhomme, Jean Rouaud, Boualem Sansal, Leïla Sebbar... Des écrivains tournés vers la découverte, de l'autre ou du monde. Baptisée *Apulée*, du nom d'un auteur berbère du II<sup>e</sup> siècle, cette épaisse et élégante revue se veut «*un lieu de transmission à ciel ouvert, un carrefour des mondes à l'écart des enjeux de pouvoir*», avec pour premier espace d'exploration l'Afrique et la Méditerranée, explique Haddad. Pour tenter de lutter contre les enfermements idéologiques, ce numéro a choisi pour thème les «*Galaxies identitaires*». Nous retenons ce beau poème d'Eric Sarnier, «*Le ravissement de Palmyre*», traduit en arabe par Abed Azrié. «*Cités de l'Euphrate/ Ruelles de Palmyre/ Qu'êtes-vous devenues?/[...] Sachez que le soleil voit tout/Et tout autant la lune./Quand l'autre se couche/[...]*» **A.S.**





# Epopée sauvage Marcus Malte initie un jeune garçon à l'amour, la guerre et la folie au début du XX<sup>e</sup> siècle

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

**D**e ce roman on sort époustoufflé. *Le Garçon* est une fresque historique autant qu'une fulgurante histoire d'amour, un parcours initiatique autant qu'une charge implacable contre la boucherie de la guerre qui envoie à la mort des hommes qui ne savent plus pourquoi ils se battent et s'entretuent. Marcus Malte est décidément un auteur étonnant, oscillant entre poésie, roman noir et épopée, il a l'art de surprendre et c'est un délice pour le lecteur.

## «Un autre type de langage»

«*Le garçon*» traverse les quelque 500 pages et les trente années (1908-1938) balayées par ce livre avec la seule force de sa rage de vivre et d'apprendre. Intrépide, sensible, il est l'humanité à lui seul. Le roman s'ouvre sur une scène d'un autre âge. Une silhouette à deux têtes avance sur la lande, lentement, pesamment. «*On devine, on sent qu'il y a dans cette démarche quelque chose qui tient à la fois du désespoir et de l'obstination*», écrit Malte. A y regarder de plus près, deux êtres composent cet effrayant attelage : un adolescent, la peau sur les os, vêtu d'oripeaux. «*Il va sans chaussures, les plantes de ses pieds ont la texture de l'écorce. [...] Il est en nage, il luit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel.*» Ce n'est pas qu'une image. Sur son dos courbé repose «*un poids presque mort*», une femme que la vie abandonne, sa mère. Sa mère qui n'a qu'un mot à la bouche : «*Mer, mer...*» Son dernier regard, elle veut le poser sur l'immensité bleue. A la seconde où elle meurt, le lecteur est rempli d'effroi : que va devenir cet enfant sauvage qui n'a même pas conscience du lien qui le rattache au seul être qu'il ait jamais approché ? On imagine un destin de bête sauvage. Ce sera celui d'un héros.

A partir de là, le bonheur commence. Celui du lecteur mais aussi celui du garçon, qui va connaître tout ce qu'une vie réserve de surprises heureuses et malheureuses, l'amour fou, l'amitié, la solitude, l'aventure, l'art, la mort. C'est haletant, trépidant, épique. Pas étonnant que le grand prix de l'Académie française ait couché ce livre sur sa première sélection ; il n'y figure malheu-

reusement plus, mais reste en lice pour le prix Femina.

«*J'avais envie d'écrire autre chose. Me transporter cent ans en arrière m'obligeait à utiliser un autre type de langage*, raconte Malte. *J'ai fait attention à ne pas utiliser de mots postérieurs au début du XX<sup>e</sup> siècle.*» Comme à son habitude, l'auteur de *Garden of Love* (2007) et des *Harmoniques* (2011) écrit à l'oreille, privilégiant la sonorité. Ses mots roulent et ses phrases chantent, qu'elles décrivent la passion ou la mort.

Le garçon va tour à tour interpréter le Ravi dans une crèche vivante, puis mener une vie de saltimbanque, battant la campagne dans la roulotte de Brabek, l'ogre des Carpates, pour enfin être adopté par le vieux Gustave qui en fera son fils puis son quasi-gendre. «*J'ai voulu raconter l'histoire d'un garçon qui va chercher à devenir un homme*, explique Marcus Malte. *Qu'est-ce au fond qu'être un homme, s'intégrer dans une société civilisée ?*» Le garçon ne connaît rien à la vie en société, mais il ne demande qu'à apprendre surtout si sa maîtresse a les traits de la jeune et virevoltante Emma, la fille de Gustave. Sous le nom de Félix, le garçon va vivre avec elle ses années les plus folles et les plus douces, accédant aux moindres désirs de la jeune femme, même et surtout quand ils sont dictés par le marquis de Sade. «*Elle dit des choses comme Prends-moi. Ecarte-moi. Fends-moi. Transperce-moi. Mange-moi. Inonde-moi. Et il prend et fend et mange, et il en rajoute à sa guise sans qu'elle le lui demande.*» Mais sur tout bonheur le malheur plane. Le 1<sup>er</sup> août 1914, alors que les amants reposent sous un saule, «*vides et gorgés, repus d'eux-mêmes*», les cloches, au loin, sonnent à la volée. La guerre.

Gustave veut s'enrôler mais son offre est retoquée. Trop vieux. Le garçon, lui, est la chair à canon idéale, bien dense et bien ferme. Il est prêt à tout donner : sa jeunesse, son énergie, ses rêves, sa vie. Marcus Malte ne nous épargne rien des horreurs de la guerre de 1914-1918. Ni les tranchées, ni la boue, ni les regards hagards, ni les corps enchevêtrés, disloqués. Il a beaucoup lu sur cette époque, notamment Blaise Cendrars qui apparaît sous les traits d'un caporal dont le bras est arraché par un obus.



Marcus Malte a déjà publié une dizaine de

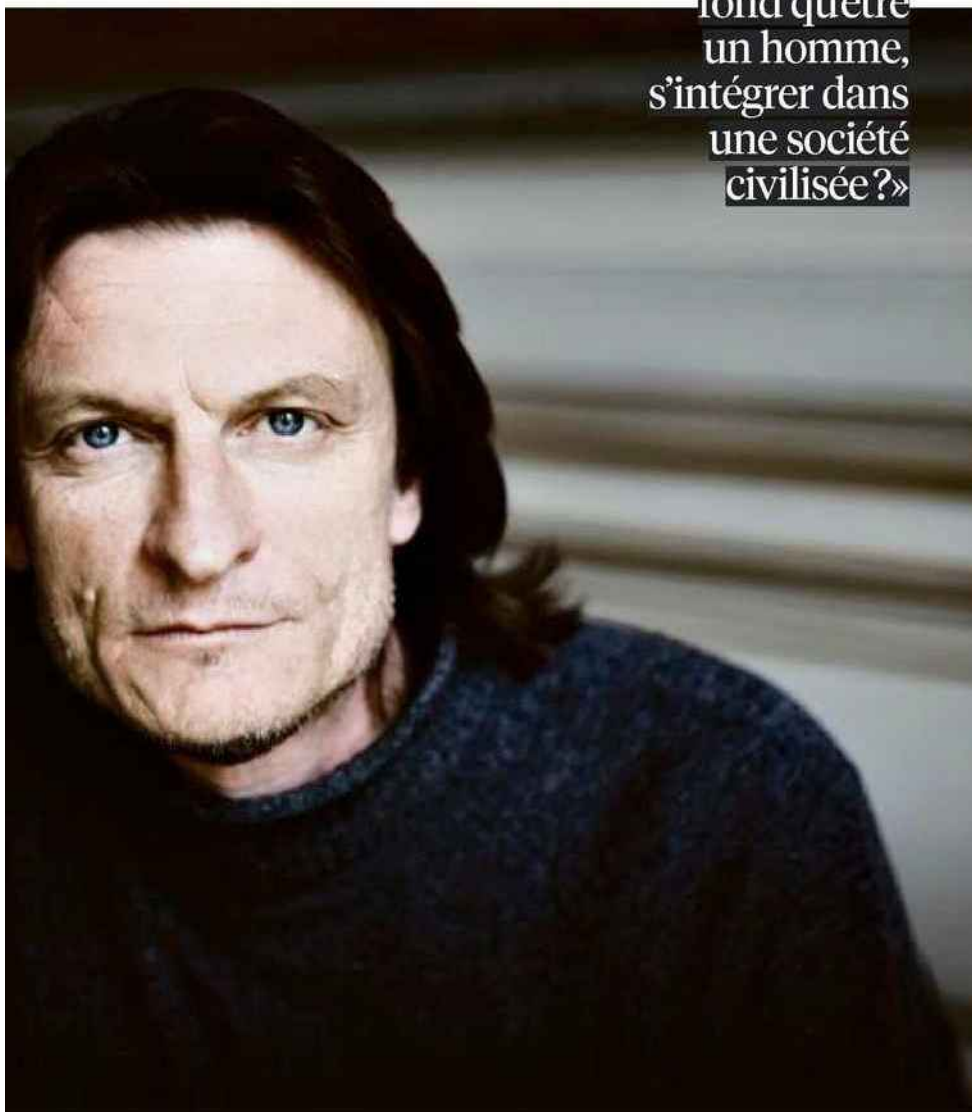
«*Le garçon a déjà atteint ce sommet de l'humanité que constituent l'amour et l'art, il va affronter cet autre sommet qu'est la guerre. Seule l'espèce humaine peut mettre autant de temps, d'énergie, de talent à tuer son prochain. Le garçon qui, au début du roman, est plus proche du règne animal, va se dire que, finalement, cette société dite civilisée ne présente guère d'intérêt si elle est capable d'engendrer une monstrosité comme la guerre*», dit Malte.

## A l'état originel, animal

Certains chapitres sont sidérants. Ainsi celui qui, sur quatre pages, déroule les



«Qu'est-ce au  
fond qu'être  
un homme,  
s'intégrer dans  
une société  
civilisée?»



romans, dont *Garden of love*, en 2007. PHOTO MELANIA AVANZATO OPALE LEEMAGE

liens du sang qui unissent les différentes familles régnant alors en Europe. «C'est donc une affaire de famille. On lave son linge sale : dix-neuf millions de morts. Et l'on se demande encore de quoi est venu se mêler Poincaré!» Ou cet autre qui, sur douze pages, enchaîne les noms, dates, lieux de naissance et de mort des légionnaires du 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger. Beaucoup sont d'ailleurs. Ils ont été accueillis par la France et ils ont donné leur vie pour la défendre.

Le garçon va finir par retourner à l'état originel, animal. «En quelques semaines, ce n'est pas un nom qu'il se fait,

mais plusieurs. Au sein de la section, on l'appelle l'Ombre. On l'appelle le Sioux. Ross le Canadien l'appelle le Lynx. Wayne le cow-boy l'appelle Wolf. Quel que soit le surnom qu'on lui donne il est prononcé avec une certaine dose de respect dans la voix. Voire d'admiration. [...] Ils ont vu le garçon à l'œuvre, ils savent ce qu'il vaut. Il tue.»

Le garçon va se dépouiller de ses oripeaux d'être civilisé, d'être tout court, quitter l'humanité qu'il a eu tant de mal à atteindre. ◀

**MARCUS MALTE LE GARÇON**  
*Zulma*, 534 pp., 23,50 €.



# ÉDITOS/

## Prix littéraires: Femina et Goncourt en toute latitude

Par  
**CLAIRE DEVARRIEUX**  
Cheffe du service Livres  
[@CDevarrieux](#)

Faut-il récompenser une œuvre, ou bien saluer les débuts d'un écrivain prometteur? Dans la dernière sélection des Goncourt, annoncée mardi en même temps que le prix Femina décerné à Marcus Malte (né en 1967), les deux cas de figure se présentent. Catherine Cusset (née en 1963) et Régis Jauffret (né en 1955) sont des romanciers de talent et d'expérience. La première concourt avec l'histoire d'un ami suicidé, *l'Autre qu'on adorait* (Gallimard), le second avec un roman épistolaire sardonique, *Cannibales* (Seuil), la correspondance d'une femme avec la mère de son ex.

L'autre duo sélectionné est composé d'auteurs également talentueux, mais nouveaux dans la profession. Leïla Slimani, née en 1981 au Maroc, s'impose avec un second roman, *Chanson douce* (Gallimard), le récit tranquillement glaçant d'une nounou assassine. Gaël Faye, jeune rappeur né en 1982 au Brurundi, a fait sensation, cette rentrée, avec *Petit Pays* (Grasset): le souvenir du paradis perdu, la guerre à hauteur d'enfant. Prix du roman Fnac, c'est un livre qui a remporté un succès éclatant, public et critique. Ce ne serait pas la première fois que le prix Goncourt récompense un premier roman. Résultat le 3 novembre. D'ici là, les jurés se demanderont, comme chaque année, s'il convient de braquer les projecteurs sur un livre dont les ventes ont été injustement paresseuses, ou de faire rejaillir sur le prix lui-même un peu de la lumière qui met





Marcus Malte, lauréat du prix Femina pour *le Garçon*. PHOTO JOËL SAGET. AFP

en valeur, depuis la fin du mois d'août, les jeunes et séduisants Gaël Faye et Leïla Slimani. Remarquons, avec la sélection Goncourt, la présence des seules grandes marques éditoriales, quand on croyait passé de mode, voire révolu, le système «Galligrasseuil».

De son côté, le prix Femina a préféré un petit éditeur, *Zulma*, à Gallimard (représenté par *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah). Il est vrai que Zulma, maison dirigée par Laure Leroy, n'en est pas à sa première récompense (Jean-Marie Blas de Roblès a eu le Médicis en 2008 pour *Là où les tigres sont chez eux*). *Le Garçon*, de Marcus Malte (*lire Libération du 22 octobre*), est l'épopée d'un enfant sauvage: il fait l'apprentissage de la civilisation à un moment, la Première Guerre mondiale, où la condition humaine se révèle sous son pire visage.

Le «Femina étranger» revient à Rabih Alameddine pour *les Vies de papier* (Les Escales), traduit par Nicolas Richard, par cinq voix contre quatre pour Petina Gappah (*le Livre de Memory*, Lattès): une Libanaise de 72 ans brûle chaque année une bougie à la mémoire de Walter Benjamin, avant de commencer à traduire en arabe un grand auteur de la littérature mondiale. L'auteur, Alameddine, qui vit entre Beyrouth et la Californie, est également peintre. Il est né en 1959 en Jordanie de parents libanais.

Enfin, le «Femina essai» récompense Ghislaine Dunant (*lire Libération du 20 octobre*) et sa monumentale biographie littéraire, *Charlotte Delbo* (Grasset, dans la collection de Martine Saada). En somme, grands éditeurs ou labels discrets, peu importe du moment que les jurys font preuve de goût. ◆



**JAMES NOËL**  
**BELLE MERVEILLE**  
Zulma, 149 pp., 16,50 €.



«Déjà sept ans! L'espace d'un battement d'aile de papillon oublié dans la mémoire et qui fait des chuintements dans l'oreille.» Sept ans se sont écoulés depuis le terrible séisme en Haïti et James Noël se penche en poète sur «la grande secousse, le gourmand, le glouton goudougoudou» qui a ravagé son pays et causé 300 000 morts. L'esprit de Bernard le miraculé (comme Bernard-l'hermite), qui vit depuis avec Amore, une Italienne émissaire d'ONG, vagabonde à travers les souvenirs, les personnages familiers engloutis dans cette ville qui s'est retournée à l'envers, mais revient aussi sur l'omniprésence des organisations humanitaires, la

«Minuchat» et le choléra. Contre toute attente, la «belle merveille» nomme une catastrophe, et après le goudougoudou de Port-au-Prince, l'ouragan Matthew a décoiffé la population. James Noël, non seulement poète mais acteur, animateur de la revue *IntranQu'illités*, signe un premier roman où la prose envoûtante, pleine d'humour et de tendresse lucide, dispute la primeur à l'intrigue. **F.RI**



# LIVRES/

## Les grondements de la montagne

### Un huis-clos à sortilèges par Laurence Vilaine

Par **FRÉDÉRIQUE FANCHETTE**

**S**ur la quatrième de couverture, le mot «mensonge» a l'éclat de cet «or des fous», la pyrite, que collecte le p'tit bossu de *la Géante*. Et quand ce qu'il recouvre surgira, ce sera l'équivalent d'un accident de montagne, un gouffre qui s'ouvre dans ce qu'on croyait être un roman bien balisé, avec ses sept parties numérotées, aux titres ponctuant une marche ou plutôt une filature vers un sommet («la Pierre debout», «le Vestibule du diable», «le Bois noir», «l'Échelle des sept»...). Noële, la narratrice, est aux commandes du livre et aux basques d'une femme de la ville débarquée avec son long manteau et sa pioche sur l'épaule. Ce n'est pas son vrai prénom. Celui-ci s'est perdu avec une petite enfance dans un autre pays, la photo d'une mère morte en couches, la lettre d'un père qui promettait de revenir, jetée au feu. Noële, femme sans âge mais qu'on devine plutôt jeune malgré ses blouses en nylon à ramages gris et ses galoches, habite avec son frère, le collectionneur de pyrite. Celui-ci vit la nuit, ne parle pas mais communique avec l'oiseau petit-duc à la belle saison.

Dans le village, le frère et la sœur ont leur place, elle surtout qui connaît les plantes de la montagne et prépare des onguents et des breuvages pour soigner les vieux.





Mais c'est d'abord la solitude intérieure que connaît Noële, depuis longtemps, depuis l'âge de 7 ans, du jour où elle fut envoyée dans les hauteurs chercher un fagot pour réchauffer sa mère, et revint trop tard. Dans ce huis clos – Laurence Vilaine recrée avec une grande véracité poétique l'atmosphère pleine de sortilèges de la montagne –, le monde extérieur va surgir, celui de la ville, de l'actualité violente, avec la venue de la femme à la pioche et auparavant d'un homme qui lui est lié, Maxim. Il est journaliste, elle est photographe dans des zones de conflit. Il est malade et l'a fuie.

Des lettres sont interceptées. Noële découvre par procuration ce qu'elle n'imaginait pas : ce qu'est l'amour, les déchirements de l'absence, le cri sauvage d'une femme qui mange de la terre au bord d'une tombe. Quand le vent siffle, c'est qu'il y a une sortie pense la narratrice cherchant à quitter le lieu-dit le Bois noir. La juxtaposition du monde villageois et de celui de Maxim va créer des trouées dans la mémoire de la narratrice et susciter une reconquête d'elle-même. A l'ombre de la Géante, la montagne ainsi rebaptisée par une petite fille qui avait juré de ne « *plus jamais [regarder] le ciel* », ce roman sombre se remplit ainsi peu à peu de luminosité. Avec la mise en sommeil peut-être du souvenir de sa première corvée de bois : « *Oui, c'était ça, des torches qui brûlaient le matin, j'avais sept ans et j'allais brûler avec, j'étais seule pour la première fois je crois, et la montagne s'embrasait, j'ai serré les poings, j'ai arrêté de respirer, puis d'un coup sec, j'ai tourné la tête. / Pas de loups. / Non, pas de sorciers, pas de torches. / Seuls mes peurs d'enfant et le soleil qui en se levant mettait le feu au ciel.* » ◆

**LAURENCE VILAINE**

LA GÉANTE

Zulma, 192 pp, 17,50 € (ebook : 12,99 €),.



# LIVRES/

## Rage de Soudan

### «Les Jango» déchainés d'Abdelaziz Baraka Sakin

Par CÉLIAN MACÉ

**B**ien que censurés par le gouvernement islamiste, les livres d'Abdelaziz Baraka Sakin circulent largement sous le manteau à Khartoum. Remisés dans les arrière-boutiques, planqués sous une chaise, parfois simplement glissés dans la pochette en cuir d'un vendeur ambulancier. La chute du dictateur Omar el-Béchar, l'année dernière, et le lent déracinement de son régime militaro-religieux devraient peu à peu les rendre à la lumière. Au même moment, ils sont traduits au compte-gouttes en français. Après *le Messie du Darfour*, en 2016, les éditions Zulma publient *les Jango*, son ouvrage le plus populaire au Soudan, paru il y a onze ans en arabe.

Il y est question d'une communauté – les Jango – de travailleurs agricoles saisonniers de l'est du Soudan. «*Ils portent des chemises neuves dont le col souillé par la transpiration, le soleil, le vent du sud et la terre noire, témoigne d'une âpre lutte avec les lieux, les éléments, et la recherche de leur gagne-pain*, écrit Baraka Sakin. *Ils adorent les jeans avec la marque bien en évidence sur les poches : Cons, Want, Tube, Leeman, Winston, etc. Ils ne savent pas ce que cela veut dire, mais ils les aiment plus que tout, et ils paient cher pour en avoir.*» Dans son roman, le Jango errant, mal peigné, dur à la peine pendant la récolte, bravache, consommateur insatiable de femmes et de marissa (une boisson de datte et de sorgho fermentée) pendant la saison sèche, est sans cesse malmené par les propriétaires, trompé par



les banquiers, écrasé par l'armée quand il se révolte. Le narrateur, étranger à la région, les moque et les aime à la fois. Il devient presque un des leurs en épousant Alam Gishi, la talentueuse prostituée éthiopienne dont il tombe follement amoureux et pour laquelle il va se fixer à Al-Hilla. Toute la ville se délecte de leur passion, comme de toutes les histoires sexuelles commentées, disséquées et remâchées dans les buvettes et les maisons closes. Le vrai, dans ces récits nocturnes de tromperies, d'accouplements sauvages, de djinns et de sortilèges, est sans cesse débattu mais n'a en fin de compte aucune importance. Les témoins directs des faits sont d'ailleurs priés de se taire pour ne pas gêner l'élaboration de la légende collective.

Evidemment, Al-Hilla, comme la plupart des villes des régions dites «périphériques», n'échappe pas à la guerre, à la faim, à la répression sans pitié des soldats du régime. Mais Abdelaziz Baraka Sakin, aujourd'hui en exil en Autriche, en parle avec une distance – sa distance à lui, très précise – qui fait la singularité de ses livres. Un mélange de désinvolture, de familiarité, de respect et de curiosité émerveillée. Dans *le Messie du Darfour*, il parlait déjà de l'horreur absolue de la guerre civile soudanaise avec cette distance-là. Aucun misérabilisme, aucune commisération non plus dans *les Jango*. Pas même cette «sobriété» si souvent acclamée chez les auteurs de «récits de guerre». Baraka Sakin préfère heureusement tremper son récit d'humour et de fantastique, même au cœur de la noirceur. ◀

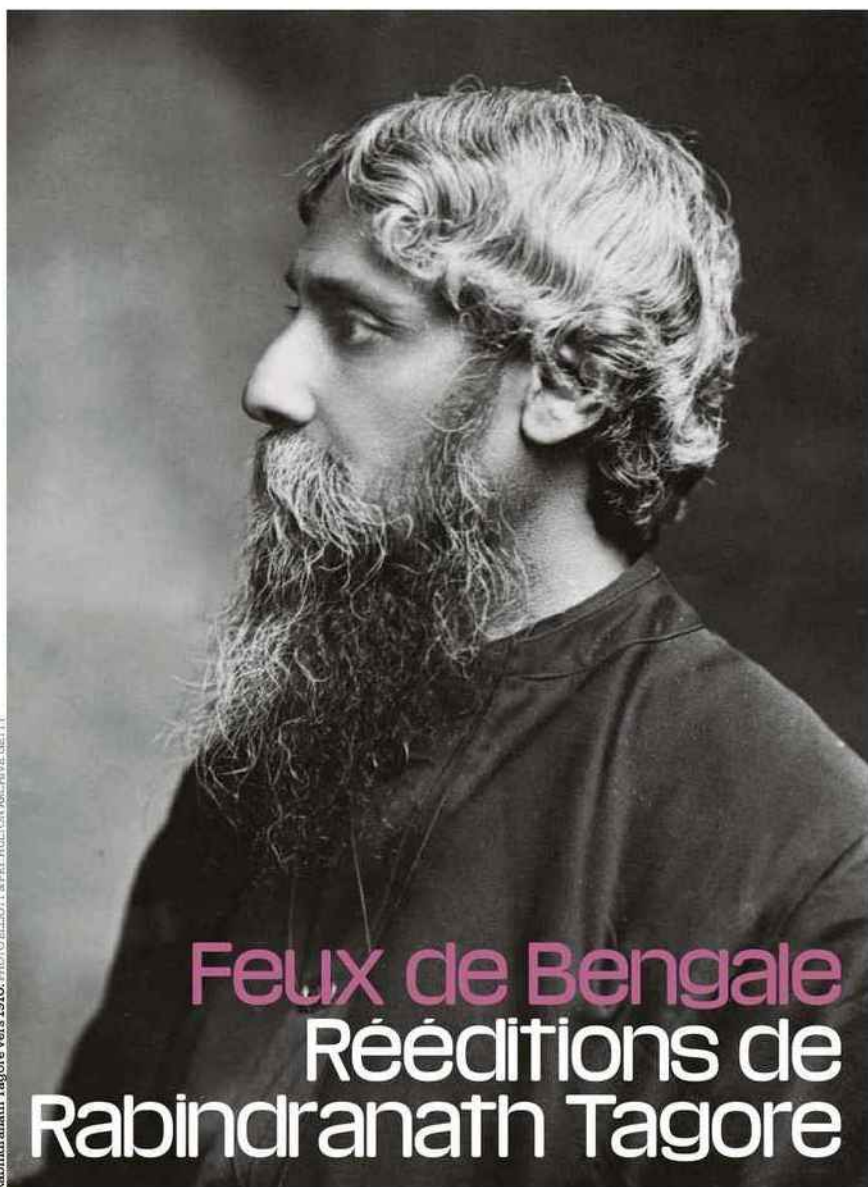
**ABDELAZIZ BARAKA SAKIN LES JANGO** Traduit de l'arabe par Xavier Luffin. Zulma, 352 pp., 22,50 €.





Page 40 : Taleb Alrefai / Le marin légendaire du Koweït  
Page 41 : Louisa Hall / Le père de la bombe A en appel  
Page 44 : Shubangi Swarup / «Comment ça s'écrit»

## LIVRES!



Rabindranath Tagore vers 1910. PHOTO: HILLOTT & FINE, HULTON ARCHIVE, GETTY

### Feux de Bengale Rééditions de Rabindranath Tagore

Par  
FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

«**D'**ici à cent ans / qui es-tu lecteur / passionné lisant / curieux ma poésie / à cent ans d'ici ? Je ne pourrai te faire parvenir / la moindre parcelle du bonheur / de cette aube printanière / comblée de sympathie / ni une fleur éclosée aujourd'hui / aucun chant d'oiseau / ni une couleur / à cent ans d'ici. / Cependant veux-tu / ouvrir la porte du sud. / de ta fenêtre / face au lointain / te laisser aller / à imaginer un jour / il y a cent ans, / où une vive allégresse vint de quelque paradis / frapper au cœur du monde ? » 13 février 1896 : Rabindranath Tagore envoie son salut de « poète en émoi », et on entend la fraîcheur de cette voix ancienne, même cent vingt-quatre ans plus tard. Le texte dont est tiré cet extrait est titré, « l'An 1400 », l'équivalent de 1996 dans le calendrier bengali. La joie, l'ouverture sur l'universel, la façon de saisir l'émerveillement de l'instant sont là, comme un legs précieux pour les lecteurs que le monde ne finira pas d'enfanter. Rabindranath Tagore (1861-1941), Prix Nobel 1913, a produit une œuvre touchant à tous les genres : la poésie, le roman, les nouvelles, le théâtre, l'essai. A la fin de sa vie il se mit à la peinture. Il voyagea énormément, en Europe, en Amérique, en Asie, où il faisait des conférences sur la culture indienne et le rapprochement entre l'Occident et l'Orient. Avec son air de mage, sa barbe blanche et ses tuniques, il frappait l'opinion, fut vénéré, parfois moqué. Bergson le trouvait piètre philosophe. Deux livres viennent donner l'occasion de relire ou lire Tagore. Des nouvelles en poche chez Zulma et un « Quarto », chez Gallimard. Ce second ouvrage est une sélection très méthodique de textes, suivant un ordre chronologique. **Suite page 38**



## Rééditions de Rabindranath Tagore

**Suite de la page 37** que propre à faire comprendre l'évolution de sa pensée. Tagore, partisan d'une résistance pacifique au colonialisme, brahmane hostile au système des castes et défenseur de l'émancipation des femmes, exprime ses positions à travers la fiction, la poésie et des essais. A défaut de broder des pantoufles comme le fait Charulata pour son mari et son cousin dans le film du même nom de Satyajit Ray, voici une déambulation à travers la vie et l'œuvre de Tagore. Sur le mode de l'acrostiche, elle suit les lettres de son prénom et de son nom, Rabindranath voulant dire en bengali «Seigneur du Soleil».

### Renaissance

Tagore appartient au mouvement de la Renaissance bengalie, née au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le long métrage *Charulata*, tiré de sa nouvelle, est truffé de références à cette période. Le personnage principal, joué par Madhabi Mukherjee, l'un des plus beaux visages au cinéma, lit l'écrivain Bankim, une discussion porte sur la mort loin de son pays, en Angleterre, de Râm Mohan Roy, autre pilier de ces Lumières indiennes. Satyajit Ray en est un héritier, il a adapté plusieurs textes de Tagore et réalisé un biopic sur l'écrivain qui garde une importance souterraine dans la culture indienne.

### Amour

La poésie de Tagore, lyrique, est tournée vers le divin, mais aussi

plus classiquement vers l'amour humain. Rabindranath est publié alors qu'il est adolescent. On le compare au romantique anglais Shelley. Il épouse à 23 ans une adolescente de 12 ans, Mrinalini Devi, un mariage arrangé. Dans ses romans, Tagore met en scène l'enfermement des vies conjugales, mais aussi des moments d'amour et de sollicitude réciproque. Avec cette femme, disparue jeune, Tagore a eu cinq enfants, dont deux meurent avant l'âge de 15 ans. La mort précoce d'une autre femme aimée jette une ombre sur son existence, celle de sa belle-sœur Kadambari, qui se suicida à 26 ans. Entrée petite dans la famille, elle avait été élevée avec lui et faisait partie du cercle intellectuel de la grande maisonnée Tagore.

### Bengale

La province du Bengale est à l'époque l'une des subdivisions du Raj, l'Empire britannique indien. Les divisions entre hindous et musulmans sont déjà vives. Un plan de partition, imaginé par le vice-roi Curzon, en 1905, met le pays à feu et à sang. Il sera finalement retiré. Tagore s'élève publiquement contre ce projet. Dans ses textes, il défend la voie pacifique, croit possible une vie en bonne intelligence des différentes communautés religieuses. L'écrivain est mort six ans avant la division du Bengale, avec d'une part le Bengale occidental resté dans l'Union indienne et d'autre part le Bangladesh. Le pays dont il découvrit la beauté quand il partit, en pleine adolescence, explorer les zones rurales avec son père est devenu méconnaissable.

### Intouchables

La Renaissance bengalie s'opposait à l'enfermement des castes. Les textes de Tagore abritent des personnages hors caste, les *avarna*. Comme l'adolescent du poème *le Brahmane* qui voulait étudier avec





le «grand sage Gautama». Interrogé sur sa famille, il ne peut que répéter sous les quolibets des autres élèves ce qui lui a dit sa mère : «*Du temps de ma jeunesse dans la misère /j'ai eu beaucoup à servir /quand je t'ai conçu. /Tu es né, mon fils, /dans le giron de Jabala, /femme sans époux. Je ne connais pas ta lignée.*» Et le maître d'ouvrir ses bras et d'étreindre le jeune homme : «*Tu n'es point non-brahmane mon fils /mais le meilleur parmi les deux-fois-nés. La vérité même est ta lignée.*» Tagore rejoignait Gandhi sur ce point, et pas seulement. Mais lorsque le leader nationaliste voulut expliquer le séisme meurtrier du Bihar en 1935 comme une punition divine parce qu'on ne réformait pas le système des castes, l'écrivain cria à la démagogie.

### Naufrage

Un jeune homme contraint à un mariage arrangé survit à un naufrage. Pendant la cérémonie, ni lui, ni l'épousée n'avaient vu le visage de l'autre. Le bateau englouti par le fleuve, le survivant découvre sur un banc de sable une belle jeune fille vêtue de couleur écarlate comme une mariée. Il en déduit qu'elle est sa femme, jusqu'à ce qu'il se rende très vite compte sans le lui dire qu'elle est une parfaite inconnue. Le synopsis du roman de Tagore *le Naufrage* ressemble au début à un pitch de film de Bollywood. Mais chez l'écrivain indien, ce qui pourrait être une simple romance devient un subtil huis-clos psychologique, ravagé par les déchirements intérieurs des protagonistes.

### «Dharma»

Dans la tradition hindoue, c'est à la fois la loi religieuse, l'ordre socio-cosmique et un code de conduite individuelle de droiture. Celui-ci met en avant les stades de la vie, ils sont quatre, qui induisent diffé-

rents comportements à suivre selon son âge. La troisième étape, «vanaprastha» est une période de retrait, supposé mener à l'affranchissement. Le vanaprastha est un ermite de la forêt. Dans les fictions de Tagore, des personnages peuvent ainsi disparaître pour suivre leur voie spirituelle. Le renoncement est au coin de la rue.

### Romain Rolland

L'écrivain français (1866-1944), également prix Nobel, fut un fidèle ami de Tagore. Comme lui, il était foncièrement pacifique et pendant la guerre de 14-18 assumait des positions à contre-courant. Les deux hommes ont entretenu une riche correspondance. Tagore signe en 1919 le texte de Romain Rolland dans *l'Humanité* qui appelle les «travailleurs de l'Esprit» du monde entier séparés par cinq ans de guerre à reformer une «union fraternelle».

### Apprentissage

Tagore fut un mauvais élève. Utiliser la langue anglaise pour recourir des réalités inexistantes en Inde lui paraissait absurde. Ce passé de cancre poussa l'écrivain à créer une école expérimentale en plein air à Santiniketan. L'établissement, devenu une université, existe toujours. Dans «Vicissitudes de l'éducation», reproduit dans le «Quarto», Tagore explicite ses positions : «*L'Homme appartient à deux mondes dont l'un est en lui-même et l'autre est en dehors. Il tient d'eux sa vie, sa santé, sa force, et ils le maintiennent en constante floraison par d'incessantes vagues de formes, de couleurs, de parfums, de mouvement et de musique, d'amour et de joie. Nos enfants sont bannis de ces deux mondes, comme de deux patries, et sont comme enchaînés dans une prison étrangère.*» Tagore s'est aussi engagé pour l'éducation féminine, première étape vers l'émancipation des femmes qu'il préconisait. Ce qui ne l'empêcha pas de marier ses pro-

pres filles très tôt.

### Nationalisme

La reconstruction de la grande Inde est un «devoir», écrit-il, en 1908, quitte «à tirer le meilleur parti de nos contacts avec les Anglais». Alors qu'il soutient Gandhi dans ses actions en faveur des Noirs et des Indiens en Afrique du Sud, il se démarque de ce dernier quant à la position à tenir face au colonisateur, mais lève des fonds pour la campagne de boycott Swadeshi des produits britanniques. En 1940, le leader nationaliste viendra rendre visite à Tagore à Santiniketan, où l'écrivain octogénaire et malade le reçoit amicalement, en dépit des heurts qu'a connus leur relation. Une photo immortalise la rencontre.

### Angleterre

Jeune homme de bonne famille, Tagore se devait de partir «over seas». A 17 ans, il s'embarque pour un voyage de dix-sept mois. Il est supposé faire des études de droit pour devenir avocat. Il ne les terminera pas, ne sera pas juriste, son père le rapatriera avant terme : loin des siens et dans la grisaille anglaise, Rabindranath est gagné par la mélancolie. Une photo de studio, à Londres, le montre tout guindé, en redingote, avec à ses côtés, une fourrure jetée sur une sorte de fauteuil en osier. Peut-être le photographe a-t-il voulu suggérer l'Inde et ses chasses au tigre de Bengale ? L'écrivain retournera plusieurs fois en Angleterre, en particulier en 1913, l'année du Nobel. Le poète irlandais Yeats sera un de ses plus acharnés défenseurs. Le recueil *Gitanjali* est alors considéré par certains comme la plus belle œuvre de cette année-là en langue anglaise.

### Tournée

Pour financer son école de Santiniketan, Tagore part régulièrement faire des conférences à l'étranger à





partir des années 1910, suscitant quelques moqueries sur son obsession du tiroir-caisse. On le retrouve en France hôte du philanthrope Albert Kahn qui, depuis Boulogne-sur-Seine, envoyait des photographes fixer en images couleurs (les fameux autochromes) les cultures du monde entier. En 1913, à New York «il se montre sceptique quant à la verticalité de Manhattan», est-il écrit dans le «Quarto», mais apprécie ses six mois en Amérique, où il est vu comme «un sage pacifiste». Dans les années 20 et 30, Tagore sera encore par monts et par vaux. Il se rend en Allemagne, rencontre le Nobel Thomas Mann, en Italie, où, faute de goût qu'il rattrapera par un article contre le fascisme, il se retrouve brièvement manipulé par Mussolini.

### Hymnes

Spécificité unique dans l'histoire du monde: Tagore est l'auteur de deux hymnes nationaux encore actuels, paroles et musique. Celui de l'Inde et celui du Bangladesh. L'écrivain est aussi compositeur. La musique est d'ailleurs pour lui intimement liée à la poésie. La rime est ce qui permet pour Tagore de prolonger le poème, d'emplir ainsi l'air de ses ondes sonores. Tagore est fasciné par les chanteurs mendiants de son pays, les Bauls, qui communient dans la joie avec le divin.

### «Thakur»

Ce mot bengali veut dire «seigneur» et c'est le patronyme de l'écrivain dans sa langue natale. Le nom Tagore en est l'adaptation anglaise. Les Tagore étaient une famille puissante de Calcutta. Le père de Rabindranath était une personnalité très en vue du Brahmo Samaj, Eglise visant à réformer l'hindouisme. La famille possédait des grandes demeures et des terres. Mais le père avait hérité de dettes à la mort du grand-père. Dans *Souvenirs d'enfance*, Rabindranath Tagore, quatorzième enfant de

ses parents, raconte: «*Nous vivions alors comme de pauvres gens [...], habillés des vêtements les plus simples et nous n'avons porté de chaussettes que très longtemps après! Et c'était un luxe au-delà de nos rêves les plus insensés quand les rations de notre déjeuner [...] comportaient une miche de pain et un peu de beurre enveloppé dans une feuille de bananier. On nous apprenait à accepter avec bonne grâce les conditions de vie qui étaient dues au naufrage de notre splendeur passée.*»

### Amritsar

Le 13 avril 1919, protestant contre le rapport du comité Rowlatt, des milliers de manifestants pacifistes et désarmés se rassemblent malgré l'interdiction à Amritsar. Les troupes britanniques tirent et font entre 400 et 1000 morts. Ce massacre sera un tournant dans l'histoire de la décolonisation de l'Inde. Tagore, très ébranlé psychologiquement, rendra son titre de chevalier, en signe de protestation, au roi d'Angleterre.

### «Ghare Baire»

C'est le titre d'un roman paru en feuilleton en 1915, et qui sortira en France sous le titre *la Maison et le monde*. Le livre, adapté au cinéma par Satyajit Ray, est une réponse aux indépendantistes: le cœur de Tagore est du côté des révolutionnaires. *Ghare Baire* est aussi le portrait d'une femme que son mari veut conduire hors de la maison, vers l'extérieur. Une histoire d'apprentissage de la liberté. Le mari du roman est un jeune maharaja progressiste, qui porte les idées de Tagore, mais apparaît dépassé par les flambées de violences.

### «Offrande lyrique»

*Gitanjali (l'Offrande lyrique)* est le recueil de poésie qui valut à Tagore le Nobel, alors en compétition avec l'Anglais Thomas Hardy et le Fran-

çais Anatole France. La traduction française fut assurée par André Gide. Le poète s'adresse à une entité qu'il appelle «Dieu» ou «Seigneur» ou «Maître Poète». On y voit un cœur captif, on y lit des questions sans réponse, l'inassouvissement du désir d'amour. «*Que tous les accents de la joie se mêlent dans mon chant suprême – la joie qui fait la terre s'épancher dans l'intempérante profusion de l'herbe; la joie qui sur le large monde fait danser mort et vie jumelle; la joie qui précipite la tempête – et alors un rire éveille et secoue toute la vie; la joie qui repose quêtée parmi les larmes dans le rouge calice du lotus douleur; et la joie enfin qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ne sait rien.*»

### Ruralité

Le «*tohu-bohu*» d'un marché paysan pendant la mousson, le désespoir de métayers, le mal du pays d'un enfant campagnard exilé en ville: les nouvelles sont le versant le plus accessible de l'œuvre de Tagore. Jeune marié, il quitta Calcutta pour gérer des domaines familiaux. Pendant ses années passées dans le Bengale rural, il a emmagasiné la matière qui lui sert à écrire ces textes où les destins des humiliés prennent une profonde dimension humaniste.

### Eau

C'est l'élément le plus présent. L'eau du ciel, qui éclate si souvent sous le coup du tonnerre. Celle du fleuve sacré, le Gange, et de son affluent le Hooghly. Celle des larmes aussi. La nouvelle «l'Histoire du ghât» raconte le suicide d'une jeune fille amoureuse d'un «sannyasi», un renonçant. Et on ne peut que penser à la disparition de la belle-sœur tant aimée. Tagore laisse la parole au ghât, le vieil escalier menant au fleuve, qui le dernier a senti les pieds nus vivants de la jeune Kusum. «*Quand je commence une histoire, dit le narrateur de pierre, une autre s'en vient flotter sur le cou-*

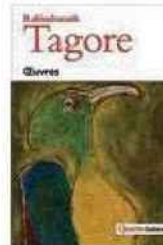


*rant : les histoires vont et viennent,  
et je n'arrive pas à les retenir. Seules  
une ou deux se posent avec douceur  
sur le tourbillon, tels ces petits ba-  
teaux d'aloès, et y tournent en rond  
sans interruption. Une histoire  
comme ça tournoie aujourd'hui au-  
dessus de mes marches, avec son  
chargement et on dirait qu'elle est à  
tout moment sur le point d'être en-  
gloutie par le courant.» ◆*

**RABINDRANATH TAGORE**

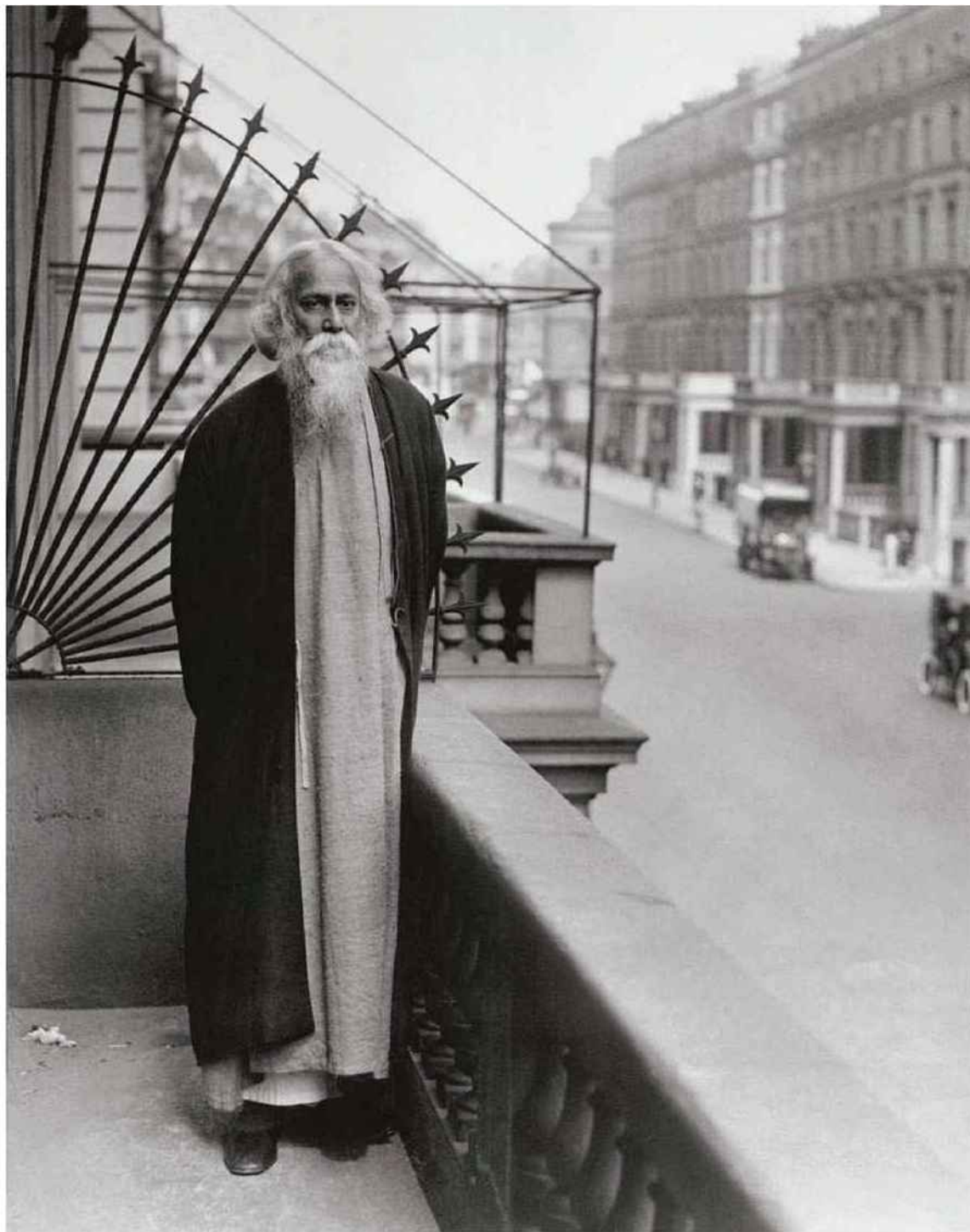
ŒUVRES Traduction de l'anglais et du bengali  
par un collectif de traducteurs, édition de Fabien  
Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien  
Chartier. Gallimard «Quarto», 1632 pp., 31 €.

KABULIWALLAH ET AUTRES HISTOIRES  
Traduit du bengali (Inde) par Bee Formentelli.  
Zulma poche, 336 pp., 9,95 €.  
Pas d'éditions numériques



**Le passé de cancre  
de Tagore, rétif  
à l'enseignement en  
anglais, le poussa  
à créer une école  
expérimentale, qui  
existe toujours,  
à Santiniketan.**





Rabindranath Tagore, sur le balcon d'un hôtel à Londres, date inconnue. PHOTO BETTMANN ARCHIVE





# LIVRES/

## «J'aime bien les personnages en mouvement» Marcus Malte dans l'ère de l'autoroute

Recueilli par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

**Q**uelques jours après avoir fini le dernier roman de Marcus Malte, j'ai été contrainte de prendre l'autoroute, en pleine tempête de surcroît, et je peux témoigner du traumatisme laissé par cette lecture. Impossible de ne pas jeter des coups d'œil angoissés dans le rétroviseur pour vérifier qu'une voiture ne risquait pas de déboiler à toute allure sur ma gauche au moment où un coup de vent me rabattrait de son côté. Il y a des livres comme ça qui changent votre regard sur le monde ou sur une partie de votre quotidien, et *Aires* en fait partie. C'est une collection de tranches de vie, de destins fauchés par un même événement dont on suit chaque étape fondatrice tout au long du livre. Ces personnages pourraient être vous ou nous, et cela rend ce livre aussi fascinant qu'angoissant.

Sur cette autoroute, on croise Roland Carratero, 59 ans, prof de technologie dans un collège de ZEP. Il roule dans une Renault Kangoo Express vers Rolande, l'amour de sa vie, qu'il n'a pas su

garder et qui vient de lui écrire que, atteinte d'un cancer, elle souhaite le voir une dernière fois. On croise aussi Maryse et Lucien Gruson, 67 et 69 ans, un vieux couple de communistes qui n'en finit pas de refaire le monde dans sa Dacia Logan en conspuant toutes ces élites qui s'en mettent plein les poches au détriment des facteurs, des cheminots, des profs, toujours les mêmes. Pas très loin d'eux roule Frédéric Gruson, leur fils, 38 ans, chauffeur routier, que sa mère appelait Pifou, en hommage à *Pif Gadget* qu'elle lui lisait autrefois. Il se demande s'il ne gâche pas une partie de sa vie dans ce camion qui l'éloigne trop souvent de sa fille, la petite-fille des Gruson. Sur cette autoroute, on rencontre aussi Sylvain Page qui monologue avec son fils Juju installé à l'arrière d'une BMW. Le premier aurait dû ramener le second à son ex-femme, il a préféré le garder avec lui, il souffre trop d'en être séparé.

Sur la RN 157 qui donne sur la fameuse autoroute, une femme roule dans une Lexus, Catherine Delizieu, 54 ans, PDG d'une multinationale. Elle croise un autostoppeur chaussé de Meindl Bar-



celona GTX, il brandit un panneau sur lequel il a marqué «Ailleurs», elle hésite à le prendre, ce sera finalement Frédéric Gruson qui le fera. Mais il y a aussi Zoé Soriano, 22 ans, dans sa Peugeot 205 Junior; Claire et Jean-Yves Jourde, 43 et 46 ans, qui ne se parlent plus dans leur Nissan Murano. Et d'autres que nous oublions sans doute, ils sont si nombreux sur cette autoroute à trimballer leurs malheurs, leurs rêves, leurs frustrations, leurs petits bonheurs. Marcus Malte dit qu'il a eu du mal à retrouver ses esprits après le Prix Femina décerné en 2016 à son roman *le Garçon*, qui suivait un personnage unique et silencieux. Alors il a voulu écrire un texte différent. Inventer une autre forme d'écriture. C'est parfois déroutant mais ça marche. Formidablement bien, même. Entretien avec un taiseux.

**Vous entamez votre livre avec un drôle de prologue, une voix indéterminée venue d'un autre temps...**

Je ne voulais pas démarrer directement avec les personnages, j'avais envie d'une entrée en matière qui soit la parole de quelqu'un. J'ai cherché pendant longtemps et je suis tombé sur cette voix-là. C'est l'un de nos descendants, la voix du futur. Peut-être est-ce un professeur, qui s'adresse à ses élèves. Il a reconstitué les événements qui vont suivre à partir de traces trouvées dans les méandres du Web: ce qu'étaient les hommes à notre époque, leur étrange façon de penser et d'agir. Cela permet de prendre du recul, dans l'espace et le temps, par rapport au reste du texte, et de mettre en place la situation générale.

**Vous présentez chaque personnage via la marque, l'année, la cote Argus, le kilométrage et le prix de sa voiture. Pourquoi ?**

C'était important de présenter les gens par leur voiture car on est dans l'ère de la bagnole, cela influence des tas de choses, et d'abord notre mode de vie. En gros, c'est «dis-moi ce que tu conduis, je te dirai qui tu es.»

**Et vous, vous conduisez quoi ?**

Une Dacia...

**Et alors, qui êtes-vous ?**

Un type qui n'a pas beaucoup de moyens et qui n'a pas envie de consacrer une grosse partie de ces moyens à une bagnole. Quelqu'un qui considère que c'est juste un objet utilitaire, pour aller d'un point à un autre, et qu'il y a des dépenses plus importantes à faire.

**C'est un livre assez politique au fond, une dénonciation de la société de surconsommation...**

Cela met en lumière certains aspects de notre mode de vie, oui. Mais j'ai un peu de mal avec le terme de dénonciation. Cela donne l'impression que je me mets en dehors du lot. Or j'y participe, forcément. Sans doute que ce roman a une portée politique mais je voulais y mettre de l'humour aussi, je voulais que ce soit plus caustique que dénonciateur. Les histoires sont dures mais je voulais qu'il y ait une forme d'ironie dans le ton.

**Les personnages sont très différents, comme si vous aviez voulu représenter diverses strates de la société...**

J'ai essayé de prendre des gens représentatifs de plusieurs groupes, par l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, leur manière de s'exprimer. J'avais envie de jouer avec ces destins croisés, ces gens qui se ratent de peu, ces événements qui auraient pu se produire et qui ne se produisent pas, pour un détail parfois; la vie quoi... A quelques minutes près, notre vie peut être bouleversée et changer du tout au tout, cela m'a toujours fasciné.

**Pourquoi avoir choisi l'autoroute comme unité de lieu ?**

Je ne suis pas un grand voyageur mais chaque fois que je m'arrête sur une autoroute, je suis impressionné par ce microcosme. Je me demande qui sont ces gens, d'où ils viennent et où ils vont. Et c'est d'autant plus perturbant que, dans deux minutes, ils disparaîtront de ma vie... Plus globalement, j'aime bien les



personnages en mouvement. *Le Garçon* parlait d'un garçon qui ne cessait de marcher.

**Les chapitres consacrés aux personnages principaux sont entrecoupés de différents textes: liste des courses, flashes de pub, classements divers... Pourquoi?**

Je voulais utiliser des formes d'écriture différentes, une façon de refléter notre époque qui est composée de tous ces moments: la radio en toile de fond pendant que l'on parle, la liste des courses à ramener chez nous après le boulot, les classements diffusés par les médias, etc. J'avais envie de ce foisonnement-là. ◆

**MARCUS MALTE AIRES**

Zulma, 496 pp., 24 €.





**Marcus Malte,  
le 2 mars 2017.**

PHOTO HANNAH  
ASSOULINE.  
OPALE. LEEMAGE



# Zhang Yueran enfonce «le Clou» Echos de la Révolution culturelle chez des trentenaires chinois

Par ARNAUD VAULERIN

Ils se connaissent depuis l'enfance. Se suivent, se perdent et se livrent peu à peu dans un roman qui s'ouvre et s'échappe comme une clepsydre renversée de l'histoire. Le début est une fin qui s'annonce comme une confession intimiste. Elle est en fait une immersion dans les soubresauts de la Chine des cinquante dernières années racontés par deux personnages de trentenaires en quête de délivrance et de vérité. Le premier est une femme. Elle ouvre le roman. Elle s'appelle Li Jiaqi, fille d'un professeur de littérature séducteur et d'une paysanne déracinée. Le deuxième est Cheng Gong, vieil adolescent sans boussole qui a passé les premières décennies de son existence à «vivre dans l'attente». Sans jamais formuler, encore moins revendiquer, un but, une envie à part celle de partir, synonyme de fuir. Son père, «Cheng le casse-cou», est brutal, alcoolique, paumé. Sa mère va abandonner son fils à la violence, à la bêtise crasse, à une «grand-mère à la voix de pintade» et une tante, «seule personne normale» d'un clan explosé où les hommes sont des minables ou des légumes.

**«Secret phénoménal».** Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implosées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. Liés par un «secret phénoménal», dont ils n'ont pas immédiatement connaissance, Jiaqi et Gong sont trimballés entre Jinan, dans la province de Shandong – où l'auteure est née en 1982 – Nanyuan et Pékin, entre la fin des années 1960 et les années 2010.

*«Pendant longtemps, je n'ai pas fait attention aux répercussions de la Révolution culturelle, à la violence, aux comportements des gens qui n'avaient rien de naturel, raconte Zhang Yueran lors d'un passage à Paris cet été pour présenter ce roman habile. J'ai compris combien cette époque influençait largement la Chine d'aujourd'hui, combien les relations familiales avaient été alors bouleversées. Les gens se sont battus au sein même des familles. Ils ont perdu leurs proches, leurs convictions, leur confiance. Dans le roman, l'âme de la grand-mère de Cheng Gong a été détruite par la Révolution culturelle.»*

Une chape de plomb recouvre ce passé fratricide, cette honte collective. «Mon père n'a jamais partagé ses sentiments au sujet de la Révolution culturelle, son enfance et cela reste vraiment mystérieux pour moi», poursuit Zhang Yueran dont le personnage de Li Jiaqi se nourrit de sa propre expérience. Car avec le Clou, l'auteure s'intéresse d'abord à ces trentenaires sacrifiés, à ces solitaires héritiers de la politique de l'enfant unique lancée à partir de 1979. «Comme Li Jiaqi et Cheng Gong, qui nouent une relation très proche, il s'agit de jeunes qui n'ont pas grandi avec d'autres enfants au sein de la famille. Ils sont nés dans un monde d'adultes, sont plus égoïstes, individualistes dans leur désir, leur projet de vie. Ils appartiennent en fait à cette génération strawberry [des enfants nés dans les années 1981-1991, matérialistes, réfractaires à la pression sociale, au travail dur et aux engagements collectifs, ndlr]. Ils vivent sous la pression du passé des aïeux.»

Le Clou n'est pas que le tableau impressionniste de



l'époque. Zhang Yueran fait de Li Jiaqi et Cheng Gong les messagers contraints de familles en fin de vie, les légataires résignés de l'inconfort et du mépris répétés sur des décennies. Où un clan finit par reprocher à l'autre d'avoir des «saletés dans le cœur». En butte au passé, les deux héros du roman se retrouvent à un âge où les grands-parents, présence à la fois tutélaire et fantomatique, pathétique et cruelle, s'effacent. Les grands-pères de Gong et Jiaqi étaient collègues à la fac de médecine jusqu'à l'explosion de la Révolution culturelle. Lors d'une séance de critique dans une étable, la funeste Tour des

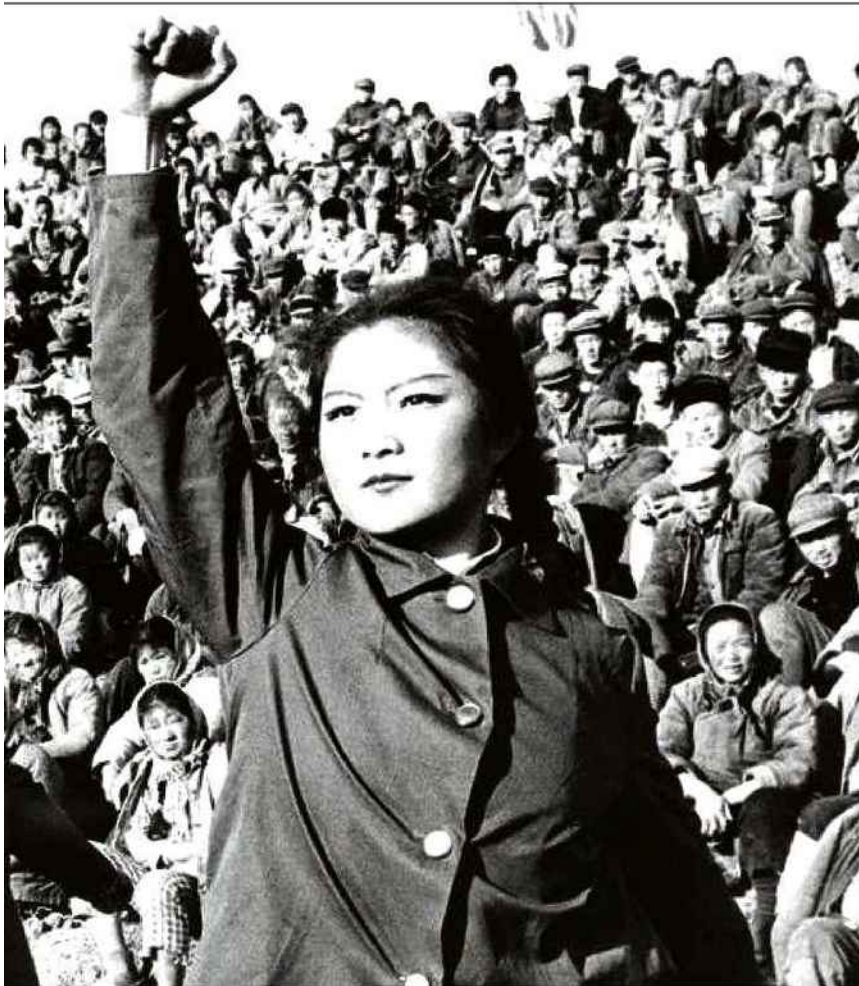
morts, l'ancêtre de Cheng Gong est roué de coups car jugé «légitimiste». Un clou de cinq centimètres lui est enfoncé près de la tempe. Il perd connaissance.

«Mon père avait écrit une nouvelle sur ce clou, un fait qui l'avait choqué, reprend Zhang Yueran pour expliquer la genèse de ce roman, sa première œuvre traduite en France. Mais le manuscrit n'a pas été publié, il a été perdu et finalement mon père m'a raconté cette histoire folle.» Elle est au cœur de ce roman. Et ce «secret phénoménal» unit les époques, rapproche bien malgré elles les familles de Cheng Gong et





**Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, en 1966.** PHOTO AKG-IMAGES. WORLD HISTORY ARCHIVE



Li Jiaqi. Avec toute la charge symbolique d'un clou qui troue un cerveau, verrouille un esprit, condamne au silence, entrave l'action et le mouvement, paralyse la vie.

**«Femmes invisibles».** Plus de quarante ans plus tard, Cheng Gong s'emploie à «libérer l'âme» de son grand-père, «légume» alité dans la chambre 317 de l'hôpital. Malgré ses errances, ses marasmes existentiels, sa tristesse erratique, Cheng Gong est de loin celui qui surnage dans un monde d'hommes que le roman fracasse. Ils sont tour à tour ivres, veules, destructeurs, vénaux, quasiment gé-

nétiquement méchants. Ils exsudent la violence et l'humiliation. L'un «passe sa vie à s'en aller» en quête d'argent facile et de vie futile. L'autre est une «pointure en matière de cruauté». Le dernier, «connu comme le loup blanc», traîne avec une «bande de Gardes rouges sans scrupule. [...] Son corps renfermait un tel sentiment de haine qu'il laissait éclater sa fureur à l'aveugle». Pas de salut pour ceux-là et cette Chine de l'argent, de l'ordre, de l'oubli et de l'oppression aveugle. Seule la crainte qu'ils inspirent ou la fuite qu'ils incarnent préserve ces hommes – pour un temps – de l'effondrement.

«Dans notre histoire, écrite par des hommes, les femmes étaient invisibles, note Zhang Yueran. Je voulais leur donner du temps et de l'espace. Je respecte leur passivité, leur courage et cette capacité à s'occuper malgré tout des enfants et des familles.» Le reste du temps, sans le dire, ni l'écrire, l'auteure campe des êtres lancés dans une fuite en avant désespérée. Dans un pays où la prospérité a terrassé les libertés, où le passé est à oblitérer. Avec ou sans clou. ◆

**ZHANG YUERAN LE CLOU**  
Traduit du chinois par  
Dominique Magny-Roux.  
Zulma, 576 pp., 24,50 €.





# IDÉES/

## Tiffany Watt Smith «Reléguer les émotions et leur attribuer des stéréotypes est une forme de contrôle social»



La colère, la crainte, la peur, l'excitation... dans son «Dictionnaire des émotions», l'historienne revalorise politiquement la part émotionnelle de l'être humain, qui est tout aussi fondamentale que la raison.



Recueilli par  
**PALOMA SORIA BROWN**  
Dessin  
**XAVIER LISSILLOUR**

« **A** noir, E blanc, I rouge, U vert... Pour révéler les correspondances entre sons et couleurs, aller de la sensation au sentiment, Rimbaud en 1871 invente son propre lexique, composé de *Voyelles*, et déjà il étire la vie intérieure: tons plus vifs, sons plus nets, émotions plus intenses. Deux siècles et demi plus tard, l'auteure britannique Tiffany Watt Smith, historienne de la culture et chargée de recherche au Centre d'histoire des émotions de l'université Queen Mary à Londres, ouvre d'autres possibles encore. Son *Dictionnaire des émotions, ou comment cultiver son intelligence émotionnelle* (éd. Zulma, 2019), se feuillette avec plaisir pour ses anecdotes historiques, son tour du monde émotionnel, mais surtout sa revalorisation

de ce pan de l'expérience humaine souvent vécu dans l'ombre de l'injonction à la rationalité, du poids de la religion ou des stéréotypes de genre. «A» comme «Amae», en japonais, le fait de se sentir vivifié par l'amour d'un être cher que l'on sait acquis. «B» comme «Basorexie», l'envie soudaine d'embrasser quelqu'un. Ou «C» comme «Compersion», ce plaisir déroutant que l'on peut ressentir quand on sait que la personne que l'on aime en désire une autre, un amour par procuration en quelque sorte. En 154 entrées, Tiffany Watt Smith démontre que l'infinie complexité de nos expériences intérieures appelle une nécessaire nuance, que connaître ses émotions passe forcément par les nommer, et que dans l'acte de dénomination se niche une puissance émancipatrice, la puissance du ressenti.

**Pourquoi est-il parfois difficile de nommer ce que l'on ressent ?**

La difficulté réside dans le fait que,

d'une part, nos sensations sont généralement mouvantes et assez vagues. Nous pouvons avoir la même réaction physique pour plusieurs émotions très différentes. Quand nous sommes en colère et quand nous sommes excités, par exemple, notre corps ressent les mêmes effets: le cœur bat plus vite, nous transpirons, nous nous sentons nerveux. D'autre part, les mots que nous employons pour qualifier ces expériences dépendent du contexte dans lequel nous nous trouvons, de l'époque à laquelle nous vivons, ou de notre milieu social. J'aime avoir recours à l'exemple de la peur, quand la nuque se raidit. On a tendance, à notre époque, à considérer la peur comme une émotion négative. Pourtant, il arrive que cette peur soit, en fait, une forme d'excitation: vous êtes nerveux parce que vous êtes sur le point de participer à une compétition, par exemple, et c'est effrayant



mais stimulant. On pourra alors penser que c'est une sorte de peur positive. D'autres cultures que la nôtre envisagent la peur de nombreuses et différentes façons. Les Pintupi, de l'ouest de l'Australie, parlent ainsi de 15 sortes de peur très diverses.

**Peut-on pour autant dire que nos émotions dérivent uniquement de notre environnement ?**

Non, ce serait incomplet. De nos jours, la plupart des neuroscientifiques, historiens et anthropologues contemporains s'accordent pour dire qu'il existe une relation circulaire entre culture et biologie, et que les émotions peuvent être façonnées autant par l'une que l'autre. Mais plusieurs explications se sont succédé à travers l'histoire. Avant 1830, les émotions en tant que telles n'existaient pas, on parlait de «passions», d'«accidents de l'âme», de «sentiments moraux»... Et on a longtemps cru que les émotions étaient déclenchées depuis l'extérieur par l'intervention divine. Par exemple, au XIII<sup>e</sup> siècle, quand des moines sentaient leur nuque se raidir de la façon que j'ai évoquée, ils pensaient que cette réaction était la manifestation de ce qu'ils appelaient une «peur merveilleuse», due au fait d'être en présence de Dieu. On croyait aussi que rougir était une punition divine : puisque tout le monde pouvait voir sur notre visage que nous avions commis une mauvaise action, cela nous forçait à l'avouer.

**A partir de quand s'éloigne-t-on de cette conception religieuse du fonctionnement du corps et des émotions ?**

A partir de la Renaissance, avec les débuts de la médecine moderne, on se met à penser les émotions comme des réactions corporelles. Comme dans la théorie des humeurs, qui postule que le corps est composé de quatre substances, le sang, la lymphe, la bile jaune et la bile noire, qui partent du cœur et, en se déplaçant dans le corps, influencent les sentiments. Ici, rougir n'est plus lié à Dieu, c'est la conséquence d'un excès de bile jaune qui enflamme le corps. Donc on progresse, certes, puisqu'on fait le lien entre le corps et les émotions, mais on n'a pas encore identifié le rôle du cerveau. Il faut attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle quand, grâce à la dissection, on découvre le système nerveux. C'est à cette période que l'on émet l'hypothèse selon laquelle la connexion entre le cerveau et le système nerveux est peut-être responsable des émotions. Enfin, au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, à mesure que l'on analyse la vie humaine de plus en plus scientifiquement, s'installe une représentation

un peu plus juste des émotions comme des réactions physiques involontaires.

**Quel rôle joue alors Freud, avec la découverte de l'inconscient ?**

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les découvertes de Freud qui, rappelons-le, a une formation de neurologue et s'inscrit initialement dans cette vision un peu mécanique du fonctionnement du cerveau permettent de comprendre que les émotions peuvent être réprimées et, plus tard, ressurgir involontairement. Mais on ne parle plus de la vie involontaire du corps, que j'ai mentionnée. Il s'agit plutôt de la vie involontaire de l'esprit. Et plus généralement, ce qui est fascinant dans l'histoire des émotions, c'est que l'on remarque des périodes pendant lesquelles celles-ci font partie des principales préoccupations sociales et intellectuelles, avant de passer au second plan, puis de se placer de nouveau au centre des débats.

**Comment les émotions sont-elles perçues dans la société actuelle ?**

On assiste à une nouvelle résurgence des émotions depuis les années 90, parce que de nouvelles recherches suggèrent qu'elles sont plus intégrées dans nos activités quotidiennes que ce que nous pensions. Ce qui fait que la croyance en une stricte séparation entre la vie émotionnelle et la vie rationnelle – c'est notamment la vision d'Aristote – se trouve remise en question. Certains scientifiques populaires, comme Daniel Goldman, défendent soudain l'idée qu'il y a de l'émotionnel dans toutes les décisions que nous prenons et que le quotient émotionnel est aussi important que le quotient intellectuel.

**Pourquoi cette découverte est-elle si importante ?**

Associer les émotions à l'irrationnel, dire qu'on ne peut pas s'y fier parce qu'elles perturbent forcément la prise de décision, c'est à la fois se méprendre sur leur fonctionnement et les reléguer injustement au second plan. Quand je lis le journal au Royaume-Uni, où nous sommes au beau milieu d'une situation politique effroyable, très souvent, le débat porte sur l'idée selon laquelle les gens ont tort de voter avec leurs émotions, ou que les gens qui ont voté en faveur du Brexit l'ont fait par patriotisme absurde, par colère. Mais que dire de l'effusion d'amour des gens qui, comme moi, ont voté contre le Brexit, ceux qui voulaient rester dans l'Union européenne parce qu'ils y sont attachés ? C'est un vote tout aussi émotionnel.

**Comment s'explique ce mépris de notre part émotionnelle ?**

Le problème est que certaines informations, comme celles qui déri-



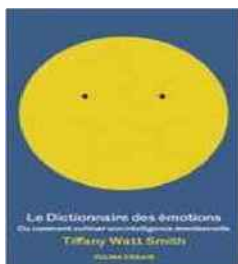


vent des émotions, ont tendance à être rejetées parce qu'elles s'incarnent dans le corps, que l'on perçoit comme moins noble que l'esprit. Or, nous devons reconnaître l'importance des formes corporelles de connaissance, même si celles-ci se situent malheureusement en dehors de la sphère académique traditionnelle. D'autant que si elles semblent parfois frivoles, c'est aussi parce qu'on a historiquement associé les expériences émotionnelles à la sphère féminine. En fait, la reconnaissance du rôle des émotions dans notre vie personnelle, mais aussi dans le discours public, est une idée très politique et très féministe. Cela permet de penser des domaines qui ont été négligés par l'histoire, comme le foyer, la relation entre mère et enfant, ou encore l'amour. On touche à une histoire plus intime, et où les femmes ont davantage la parole et

acquièrent un statut.

**Cela signifie-t-il que l'on a historiquement dévalorisé le pouvoir des émotions de la même façon qu'on a historiquement exercé une domination sociale sur les femmes ?**

En quelque sorte. Le fait de reléguer les émotions au second plan et de leur attribuer certains stéréotypes correspond à une forme de contrôle social. Quand j'ai rédigé ce dictionnaire, je venais d'avoir un bébé et j'étais très intéressée par l'idée que la tendresse que l'on ressent envers les enfants est une émotion féminine, comme si les hommes ne pouvaient pas la ressentir aussi. Nous sommes souvent pris dans ce genre d'attentes sociales, cantonnés dans certains rôles et à certaines émotions selon qui nous sommes. Et la façon dont on



**LE DICTIONNAIRE  
DES ÉMOTIONS**  
de TIFFANY  
WATT SMITH  
Zulma, 400 pp., 21,50 €.

définit ce qui est ou non une réaction émotionnelle normale reflète parfois des préjugés profondément ancrés dans la société. Dans les années 60 aux Etats-Unis, par exemple, pendant les vagues de contestation du mouvement des droits civiques, deux chercheurs en médecine de Harvard ont pensé qu'il pourrait être judicieux d'implanter une puce dans le cerveau des émeutiers, principalement de jeunes hommes noirs, qui les calmerait. Comme si leur colère n'était pas liée aux injustices économiques et politiques de l'époque, mais aussi comme s'il existait un droit à infiltrer leurs corps et à les contrôler.

**Comment peut-on s'émanciper de ces attentes et ressentir de façon plus libre ?**

En mettant des mots sur ces expériences, car cela leur confère un sens. Quand il nous manque un mot pour décrire une émotion, celle-ci peut nous échapper. Il y a eu beaucoup de recherches sur ce que nous appelons la granularité émotionnelle, l'idée que plus nous avons de mots pour décrire spécifiquement ce que nous ressentons, plus nous sommes en mesure de penser nos expériences et d'exprimer une gamme plus large d'émotions. Et ce qui est fascinant, c'est que nous sommes toujours en train d'inventer de nouvelles émotions. Par exemple, le néologisme suédois «*flygskam*» décrit le fait d'avoir honte de prendre l'avion car cela pollue énormément. Le mot a été repris par divers journaux anglais récemment et quand je l'ai découvert, j'ai pensé : «*Mais oui, bien sûr ! Moi aussi, j'ai honte de voler !*» Plus tard, je suis tombée sur un article qui posait la question : «*Le mot "flygskam" va-t-il nous inciter à prendre moins souvent l'avion ?*» C'est merveilleux qu'il existe désormais un concept pour, non seulement, verbaliser cette expérience, mais aussi pour l'influencer. ◀







## REVUE

**APULÉE #4**  
**TRADUIRE LE MONDE**  
Editions **Zulma**,  
416 pp., 28 €.

Ouvrir la revue *Apulée*, du nom de cet auteur berbère qui, avec *les Métamorphoses*, ouvrit au II<sup>e</sup> siècle une brèche de liberté aux littératures de l'imaginaire, est toujours un moment magique. Quels auteurs, quels textes, quels poèmes, quels voyages, quelles langues va recéler cette nouvelle livraison ? Dans ce quatrième volume, la traduction est à l'honneur, à l'image de cette très belle ode à Pina Bausch du poète belge Werner Lambersy, en six langues : «*Car qui est-elle / Qui marche ainsi au bord / Du vide / Car qui est-elle / Qui déshabille la*

*solitude / Du désir / Car qui est-elle / Qui danse ce que nous / L'homme / Et la femme / Avons de plus fragile et / Qui fait fuir...*» Ou cet hommage de Jean Rouaud aux lanceurs d'alerte : «*Ne nous fatiguons pas de cette fatigue que l'on orchestre délibérément afin de disqualifier les pourfendeurs de scandale.*» Ou encore cette déclaration d'amour aux langues de Catherine Pont-Humbert : «*Flâneuse de l'archipel monde, j'ai appris la diversité des êtres qui le peuplent et celle des langues qui s'y parlent. / Leur pluralité est bien la condition de l'élargissement du monde. / Les langues produisent une électricité qui me traverse, / Leurs mystères créent une irrépressible attraction.*» A piocher et déguster. **A.S.**





# LIVRES/

## ROMANS

**BIBHOUTI BHOUSHAN  
BANERJI**

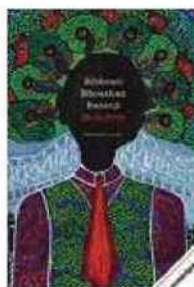
**DE LA FORÊT**

Traduit du bengali (Inde)  
par France Bhattacharya,  
Zulma, 304 pp., 22 €  
(ebook : 12,99 €).

Dans les années 1920, un étudiant de Calcutta sans travail ni argent, mais heureux des relations sociales que permet et favorise la ville, saisit la proposition que lui fait un riche camarade : devenir le «manager» des quatre cents hectares de forêt que son père possède dans le Bengale oriental. Sa mission consistera à recruter des métayers pour exploiter ce terrain. Le narrateur saisit cette opportunité. Une fois sur place, immergé dans la nature luxuriante, confronté à une population pauvre et ignorante, il regrette la vie intellectuelle et le raffinement de Calcutta. Mais peu à peu, la beauté et la liberté que dégage la forêt à perte de vue lui sont indispensables, et l'idée d'«installer des fermiers» et de «détruire ce paysage» pour le rendre rentable le bouleverse. C'est aussi un mode de vie qu'il s'apprête à anéantir. Écrit à la fin des années 1930, *De la forêt* est un roman visionnaire et écologique dont

l'auteur, Bibhouti Bhoushan Banerji, mort en 1950, est une grande figure de la littérature indienne.

**V.B-L**





## REVUE

### INTRANQUILLITÉS

Hors-série 1&2, Zulma,  
200 pp., 20 €.



L'interview-fleuve de Jorge Luis Borges par Ramon Chao et Ignacio Ramonet. Une foule d'hommages au poète haïtien Jacques Stephen Alexis, assassiné en 1961 par la dictature. Une rêverie collective autour de la figure du Che. Ainsi que pléthore de poèmes, nouvelles, photos, dessins et tableaux réalisés par des artistes venus des quatre coins du monde. C'est le sommaire de ce «best-of» de la revue *IntranQu'illités*. Depuis 2012, James Noël et Pascale Monnin donnent «carte blanche à tous les rêveurs à gages», rassemblant toutes les énergies créatrices pour les fondre en pavés annuels de centaines de pages. Ce hors-série s'adresse à ceux qui n'auraient pas pu lire à temps les deux premiers numéros de la revue, aujourd'hui épuisés. Son format réduit (cent pages de moins que le dernier en date, une maquette plus compacte) favorise une entrée en douceur dans la jungle débordante d'une publication hors-norme. Dany Laferrière, Yahia Belaskri, Yanick Lahens, Hubert Haddad, Ananda Devi, Arthur H... Ils sont présents dans ce «beau rêve en mouvement» dont l'épicentre haïtien rayonne sur tous les continents. **E.R.**





Jeudi 5 décembre 2013

**JACQUES ROUMAIN**  
***Gouverneurs de la rosée***

Zulma, 216 pp., 8,50 €.

S'il ne fallait retenir qu'un livre de Jacques Roumain, ce serait celui-là. Considéré comme son chef-d'œuvre, *Gouverneurs de la rosée* est le dernier roman de l'écrivain haïtien, qui l'acheva un mois avant sa mort, en 1944.

Il raconte les affres d'un village frappé par la sécheresse. Alors que l'eau coulait autrefois dans Fonds-Rouge, les

champs de mil et de maïs qui couvraient la colline ont laissé place à la poussière et la désolation. Manuel, un gaillard fort en tête, revient d'un séjour à Cuba avec l'intention de construire un canal. Mais la résignation des habitants et les querelles intestines font obstacle. Sans compter que l'amour naissant entre lui et Anaïse attise les jalousies... Ce roman donne à voir toutes les facettes d'un auteur qui a profondément marqué l'histoire de son pays. Poète, son écriture regorge de trouvailles linguistiques. Nouvelliste, il ménage le suspense, poignant avec la même aisance décors, personnages et émotions. Ethnographe, sa description des mœurs paysannes confine à l'enquête de terrain. Et surtout, fondateur du Parti communiste haïtien, il livre une parabole chatoyante sur la nécessité de lutter ensemble pour atteindre le bien commun. Postface de Jacques Stephen Alexis. **É.Ra.**